

RÉPUBLIQUE DU CAMEROUN

Paix- Travail- Patrie

UNIVERSITÉ DE YAOUNDÉ I

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

DÉPARTEMENT D'HISTOIRE



REPUBLIC OF CAMEROON

Peace – Work - Fatherland

THE UNIVERSITY OF YAOUNDE I

HIGHER TEACHER TRAINING
COLLEGE

DEPARTMENT OF HISTORY

**L'ÉGLISE CATHOLIQUE ROMAINE FACE AUX
RITES FUNÉRAIRES TRADITIONNELS CHEZ LES
KAKO DE LA KADEY :
CAS DU GBANA ET DU KUSO (1933-2014)**

*Memoire présenté et soutenu publiquement en vue de l'obtention du Diplôme
de Professeur des Enseignements Secondaires Deuxième Grade (DIPES II).*

Par

SOMBA Tom-Levis

Licencié en Histoire

Sous la supervision de

Pr. Salvador EYEZO'O

Professeur.

Sous la direction de

Dr. Abdon BEYAMA BEYAMA / Ph.D.

Année académique 2015-2016

A

Sœur Faustine, ma famille, mes amis
de regrettés mémoire

REMERCIEMENTS

Nous exprimons tout d'abord notre profonde gratitude au Pr. Salvador Eyezo'o, chef de département d'histoire de l'ENS de Yaoundé I qui, par ailleurs, a accepté de superviser ce travail. Notre gratitude va ensuite au Dr. Abdon Beyama Beyama qui a accepté de diriger ce travail. Lui qui, constamment, a porté un grand intérêt à nos recherches. Sa disponibilité, sa compréhension et son désir du travail bien fait ont permis l'achèvement de ce mémoire.

Notre reconnaissance va également à l'endroit du directeur de l'Ecole Normale Supérieure (ENS), le Pr. Gabriel Andiga. Nous exprimons également notre gratitude à tous les enseignants du département d'histoire de l'ENS, notamment aux professeurs : Eugene Eloundou, Michael Ndobegang, Robert Kpwang, aux docteurs Tanga Onana, Achile Bella, Souleyman, Linda Akiambong et à notre encadreur de stage : Gilbert Tela, bref, à tout le corps enseignant qui n'ont ménagé aucun effort pour notre formation.

Nos sincères remerciements à la grande famille ecclésiastique de Batouri, en occurrence Mgr. Faustin Ambassa Ndjodo, aux sœurs de Saint Jean, aux Père Désiré Zandre, Gaston Berger Foussoum, Jos Spitz, Kisito Okouobop, Guy-Martiale Ondobo Mbassi et à la Sœur Félicité pour leur disponibilité à nous accueillir et à répondre aux questions en vue de la réalisation du présent travail. Nous n'oublions pas les familles Ndjéoua Gaston, Georges Ngankou, Philémon Adjibolo, Simon Zouambi, Chouaké Franck, Guy Ngama, Jean Senghor Lima, Lima, Joseph Mbari, Songossayé, Gbamo, Joseph Madoukou, Franco Toué, Dzoumzoua, Salissou Oumarou, Sani, Moussa Zabé. Deh, Koundou, Ngoumba, Goutalo, Jean Pierre Ndimba, Cathérine Mbezele, Ngboumé, Nasser Hamada, Dieudonné Somba et au groupe J.P.M. dont l'apport a été multiforme pour la réalisation de ce travail.

Nous remercions enfin toute la 54^{ème} promotion, plus précisément Hawadak, Bibanga, Jérémie Baye'e, Oumarou Paul, Som Som, Foro Zouldé, Doudou Mbarsola, Tchoutou Kamini, Zim, Blawé, Maheng, Joseph Eloundou, Mvondo Meva'a, Obbe, Bobo, Essila, Njoya, Ayé, Ada, Mefiré, Joseph Atangana, Atangana Ntsa, Nkoa, Tsafack, Onana, Obam, pour leurs conseils.

RESUME

“ L’Eglise Catholique romaine face aux rites funéraires traditionnels chez les Kako de la Kadéy : cas du *Gbana* et du *Kùso* 1933-2014 ” est le titre de la présente recherche. Il s’agit d’une réponse consacrée aux méthodes d’évangélisation et leurs véritables conséquences dans le processus d’inculturation des rites kako au sein du christianisme. L’établissement d’un bilan réel à l’évolution de ce processus, soulève deux grands axes de réflexion : premièrement les méthodes pastorales missionnaires controversées au sujet des rites kako et en suite l’approche diocésaine et la mise en application des résolutions post-consulaires Vatican II et post-synodale *Ecclesia in Africa* de 1995.

L’avènement du catholicisme en 1929 chez les Kako de l’Est-Cameroun a entraîné un choc des cultures, christianisme-cultures locales. Choc illustré par la lutte missionnaire contre la pratique et la célébration liturgique des rites funéraires kako. Dès leur implantation en 1929, les premiers missionnaires spiritains, au rang desquels Willem, Schwartz et Dietrich, entreprirent une “croisade” contre les rites funéraires *Gbalta*, *Gbana* et surtout le *Kùso*.

Malgré le combat mené contre ces rites funéraires kako, est née une période de dialogue entre le christianisme et la culture traditionnelle kako, dialogue justifié par des nécessités pastorales sur le terrain et des orientations données par le concile Vatican II en vue d’une évangélisation des cultures. Mais il faut attendre le synode africain de 1994 et surtout la proclamation de ses résultats (*Ecclesia in Africa*) pour voir le diocèse de Batouri entreprendre effectivement l’inculturation des rites *Gbana* et *Kùso* ou veuvage. Mais ce processus s’est heurté à plusieurs pesanteurs telles que la sous scolarisation de la zone, la sous représentativité des fils du terroir dans la classe cléricale et dont la conséquence a été l’absence des recherches approfondies sur la culture kako. Le résultat en est que les rites *Gbana* et *kùso* inculturés l’ont été sans la prise en compte des éléments essentiels des rites originels.

ABSTRACT

This study entitled “ L’Eglise catholique romaine face aux rites funéraires traditionnels chez les Kako de la kadéy : cas du *Gbana* et du *kùso* (1933-2014)” examines the methods of evangelization and the direct effects of the inculturation process of the Kakos’ traditional practices within Catholicism .The establishment of a real balance sheet to the evolution of this process brings up two main axes to the reflection. Firstly, the missionaries’ controversial pastoral methods with regard to the Kako’s rites, and secondly the diocesan approach and the implementation of the Vatican II post-consular resolutions as well as post-synodal “Ecclesia in Africa” of 1995.

The advent of catholicism in the Kako people’s culture of east Cameroon in 1929, brought about a clash of cultures, notably Christianity versus the local cultures. This clash illustrated by the missionary’s fight against the practice and the liturgical celebration of the Kako people’s funerary rites. As from their implantation in 1933, the first spiritan missionaries among which we had father Willems, Schwartz and father Dietrich, undertook a crusade against the *Gbalta* as well as the *Ghana* funeral rites, most especially regarding the *Kùso* or widowhood rites. Despite the fight led against these African traditional rites, an era of dialogue between Christianity and the Kako people’s traditional culture saw the light of day. This dialogue was justified by the pastoral obligations on the field and the orientations given by the Vatican II council in view of an evangelical inclusion of cultures. But, it was only in 1994 with the advent of the African synod and most especially with the proclamation of the results of “Ecclesia in Africa” that the Batouri diocese effectively undertook the inculturation of the *Gbana* and *Kùso* rites. That notwithstanding, the process of inculturation witnessed numerous setbacks that weighed it down such as under scholarisation of the area, the under representativity of the sons of the soil in the clerical order. The direct consequences was therefore the lack of taking in to consideration most of the essential or important aspect of the original *Gbana* and *Kùso* rites.

SOMMAIRE

DEDICACE.....	i
REMERCIEMENTS.....	ii
RESUME.....	ii
ABSTRACT	iv
SOMMAIRE.....	v
LISTE DES SIGLES ET ABREVIATIONS	vi
LISTE DES ILLUSTRATIONS.....	viii
INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	1
I. CONTEXTE DE L'ÉTUDE	1
I. RAISONS DU CHOIX DU THÈME	4
II. INTERET DU THEME	5
III. JUSTIFICATION DU CADRE SPACIO-TEMPORELLE	6
IV. REVUE DE LITTÉRATURE.....	8
V. PROBLEMATIQUE.....	9
VI. STRUCTURE DU TRAVAIL	10
VII. SOURCES ET METHODOLOGIE.	11
VIII. DIFFICULTES RENCONTREES.....	12
CHAPITRE I: LE MILIEU PHYSIQUE ET L'UNIVERS SOCIOCULTUREL PRECHRETIEN DES KAKO DE BATOURI.....	14
I. Un cadre d'insertion et d'organisation sociale des kako.	14
A. Origine des Kako.....	14
B. Un milieu physique d'implantation en faveur de la vie religieuse des kako préchrétiens.....	15
C. Organisation sociale et économique préchrétienne kako.....	18
II. Aperçu de l'univers culturel et religieux préchrétien kako.....	23
A. L'origine de la vie selon les Kako.....	23
B. Origine, conception de la mort et de l'au-delà chez les Kako préchrétiens.	24
C. Les Kako : un peuple enraciné dans les rites.....	28
CHAPITRE II: LES PRINCIPAUX RITES FUNERAIRES CHEZ LES KAKO PRECHRETIENS : SIGNIFICATION, CIRCONSTANCES ET CELEBRATION LITURGIQUE.....	32
I. Le <i>Gbana</i>.	32
A. Signification	32
B. Les circonstances de célébration.	33
C. La célébration liturgique proprement dite.	34

II.	Le <i>Kùso</i> ou rite du veuvage traditionnel chez les Kako.	37
A.	La signification et les objectifs du veuvage.....	38
B.	Les circonstances de célébration.	42
C.	La célébration proprement dite.	42
	CHAPITRE III : RENCONTRE ENTRE LES RITES KAKO ET L'EGLISE CATHOLIQUE : DE LA LOGIQUE MISSIONNAIRE DE DIABOLISATION AU DIALOGUE	47
I-	Une rencontre sous fond de diabolisation des rites locaux.	47
A-	Des préjugés à la diabolisation.....	48
B-	Une croisade contre les rites kako.....	49
II-	LES RAISONS D'UN DEBUT DE DIALOGUE	52
A-	Les facteurs endogènes ou raisons pastorales.....	53
B-	Les facteurs exogènes : Le concile Vatican II et ses conséquences.....	55
	CHAPITRE IV : L'INCULTURATION DU VEUVAGE TRADITIONNEL DANS LE DIOCESE DE BATOURI (1994-2014) : UN PROCESSUS AU RESULTAT MITIGE.	61
I.	La marche vers l'évangélisation des rites traditionnels dans le diocèse de Batouri.	61
A.	La logique diocésaine d'évangélisation des rites.	61
B.	Le premier synode diocésain (2004-2006) et la christianisation du rite de veuvage.....	63
C.	Deuxième synode (2012-2014) : de nouvelles orientations en faveur de l'inculturation du rite de veuvage.....	65
II.	Comparaison entre l'inculturation des rites traditionnels de veuvage dans les diocèses de Yaoundé et de Batouri après <i>Ecclesia in Africa</i>.	68
A.	L'archidiocèse de Yaoundé et l'inculturation des rites : des acquis réels.	68
B.	Le diocèse de Batouri à la traîne.	75
C.	L'inculturation du rite de veuvage dans le diocèse de Batouri : un impact négatif.....	80
	CONCLUSION GENERALE	83
	BIBLIOGRAPHIE	87
	ANNEXES	93
	TABLE DES MATIERES	98

LISTE DES SIGLES ET ABREVIATIONS

- ACENAC** : Archives de la Conférence Episcopale Nationale du Cameroun.
- ADB** : Archives du Diocèse de Batouri.
- ADY** : Archidiocèse de Yaoundé.
- CDLY** : Commission Diocésaine de Liturgie de Yaoundé.
- CDOY** : Centre Diocésaine des Œuvres de Yaoundé
- CENC** : Conférence Episcopale Nationale du Cameroun.
- CEPER** : Centre d'Édition et de Promotion pour l'Enseignement et la Recherche
- CERLAC**: Centre d'Étude et de la Recherche sur les langues de l'Afrique Centrale
- ENSY I** : Ecole Normale Supérieure de Yaoundé I
- FTPAC** : Faculté de Théologie Protestante d'Afrique Centrale.
- FALSH** : Faculté des Arts, Lettres et Sciences Humaines
- JPM** : Jeunes de la Paix de Mbodossi.
- Mgr** : Mon Seigneur
- NT** : Nouveau Testament.
- NTIC** : Nouvelles Technologie de l'Information et de le Communication.
- SCT** : Société Camerounaise de Tabac.
- UPAC** : Université Protestante d'Afrique Centrale.
- UCAC** : Université Catholique d'Afrique Centrale.

LISTE DES ILLUSTRATIONS

I-Cartes.

Carte n° 1: Localisation de la zone d'étude.....	13
Carte n° 2: Carte du Diocèse de Batouri.....	97

II-Photos

Photo n° 1: La célébration du rite <i>GBANA</i> à Batouri à l'ère chrétienne (18 février 2008).....	37
Photo n° 2: Paroisse Saint Martin de Batouri, 10 septembre 1948.....	50
Photo n° 3: Célébration du <i>Kùso</i> ou veuvage chrétien.....	66
Photo n° 4: L' <i>Esani</i> chrétien à Ndzong-Melen (Yaoundé) le Vendredi Saint 2005	73

III-Tableaux

Tableau n° 1: Calendrier agricole et répartition des taches par sexe.....	22
Tableau n° 2: Récapitulatif des principaux rites, leur fonctionnalité et signification.	30
Tableau n° 3: Origines et nombre des prêtres actuels dans le diocèse de Batouri.	79

INTRODUCTION GÉNÉRALE

I. CONTEXTE DE L'ÉTUDE

Plusieurs aspects de l'histoire du Cameroun restent mal connus malgré les efforts fournis jusque-là. Celle de l'inculturation, notamment les rites des peuples d'Afrique en général, et des rites kako dans la liturgie chrétienne en particulier. Cette histoire reste à écrire afin qu'elle intègre sa place dans la tribune de l'histoire du Cameroun. En effet, la célébration liturgique des rites constituait des moments essentiels dans la vie religieuse des Africains préchrétiens. Cette réalité historique se vérifie aussi chez les Kako de la Kadéy à travers la célébration des rites traditionnels et surtout ceux du veuvage. Mais, dès les années 1910,¹ l'implantation effective des missionnaires catholique en pays bété et ses environs, la rencontre christianisme-religion traditionnels locale aboutit à un choc des cultures dû à l'iconoclasme de la nouvelle religion arrivante et conquérante.² La présente étude, partant de la perception des rites traditionnels par le christianisme catholique arrivant, entend regarder de près le sort réservé aux rites traditionnels de veuvage chez les Kako de la Kadéy. D'où le choix du thème intitulé : “L'Église catholique romaine face aux rites traditionnels chez les kako de la Kadéy : cas du *Gbana* et du *Kùso* ou rite de veuvage de 1933 à 2014”.

I. DEFINITION DES CONCEPTS

¹ A. Beyama Beyama , “L'Eglise catholique chez les Bété du Cameroun et la Problématique de l'inculturation, 1901-2005”, Thèse de Doctorat *Ph.D* en Histoire, Université de Yaoundé I, 2011, p. 38.

² Ibid.

Pour une meilleure appréhension de notre thème de recherche, il convient de définir quelques concepts.

A. Tradition

Par tradition, il faut entendre un ensemble d'idées, de doctrines de mœurs, de pratiques, de connaissances, de techniques, d'habitudes et d'attitudes transmises de génération à génération aux membres d'une communauté humaine. Selon Petros Vassiliadis,

c'est l'ensemble des faits, de croyances, d'expériences, de pratiques sociales et religieuses et même de doctrines philosophiques ou de conceptions esthétiques, qui forment une entité transmise d'une génération à l'autre, soit oralement soit sous forme écrite, voire artistique.³

Du fait du renouvellement perpétuel de ses membres, la communauté humaine se présente comme une réalité mouvante et dynamique. Ainsi, la tradition revêt à la fois un caractère normatif et fonctionnel. La normativité se fonde sur le consentement à la fois collectif et individuel. Tandis que, la fonctionnalité d'une tradition se révèle dans son dynamisme et dans sa capacité d'intégrer de nouvelles structures ou des éléments d'emprunt susceptibles d'améliorer (par fis même de désagréger) certaines conditions d'existence des membres de la communauté. Ainsi, la tradition ne se présente pas essentiellement comme une institution figée, conservatrice, rétrograde et insensible aux changements, mais comme un sous-système mouvant et dynamique faisant parti de la vie elle-même. Elle ne se confond donc pas avec le passé qu'elle transcende et ne s'oppose non plus au modernisme.

En somme, la tradition est donc une composante de l'histoire. Elle porte en elle, malgré certaines résistances au changement, les germes subtils de la modification, de la transformation qui fait que les peuples doivent à tout moment ajuster au temps leurs idées, leur manière d'être et de faire. Les

³ Vassiliadis P. "Tradition", in Bria et al (dir), *Dictionnaire œcuménique de missiologie. Cent mots pour la mission*, Yaoundé, CLE, 2001, p. 343.

traditions à sauver sont celles qui favorisent les progrès ou qui ont le pouvoir de corriger les excès des sociétés à des moments d'égarement, de dérives.⁴

B- RITES

Les rites sont un ensemble de règles et de cérémonies qui se pratiquent dans une tradition ou dans une religion. C'est un cérémonial quelconque, un acte magico-religieux ayant pour objet d'orienter une force occulte vers une action déterminée. Ce sont des pratiques rituelles qui ont pour but de développer l'endurance physique et morale du sujet, de combattre en lui, toutes formes de violence et de lui imposer soumission totale afin de préserver et garantir l'unité et la survie du groupe.⁵ Il se manifeste collectivement par les chants, les danses ou des cérémonies complexes dont les meilleures ont lieu pendant la période de la puberté. Les rites sont des cérémonies destinées à aider l'individu à surmonter la crise représentée par un changement psychologique ou social qui comprend trois phases : la séparation du groupe où était l'individu, l'attente et l'agrégation à un nouvel état.⁶

C- ÉGLISE CATHOLIQUE ROMAINE

C'est un ensemble de personnes qui obéissent à une idéologie ou une philosophie dont Jésus a été le précurseur. C'est une communauté chrétienne soumise à l'autorité du pape, détenteur du pouvoir spirituel et des dogmes issus de St Pierre à Rome, successeur de Jésus christ. L'Eglise catholique romaine est celle née à Rome sous la bannière de Pierre et qui, en 325 après J.C, a été

⁴ J. Ki-Zerbo, *Histoire de l'Afrique Noire, d'hier à Demain*, Paris, Hatier, 1970, p. 217.

⁵ D. B. Bouto, 77 ans, ex-député RDPC, Batouri,(Mbodissi), 20/08/2015.

⁶ Mgr. R. PIRENNE, *Magnificat, 50 ans pour réunir les hommes dans la fraternité du royaume du Christ*, Mexico, Centro Théophile Verbis, 2010, p. 92.

adoptée comme religion d'État par l'Empereur Constantin après sa conversion au christianisme. "L'Eglise est infaillible en matière de foi sur tout lors qu'elle parle par la voix de ses évêques réunis au Pape en concile ou par celle du Pape seul".⁷ Les principaux dogmes du catholicisme que sont : le mystère de la trinité: (le père, le fils et le saint esprit), de l'incarnation, de la rédemption de la transmission du péché originel aux descendants d'Adam par la mort et la résurrection du christ, comme relève la théorie augustinisme. Les sept sacrements répondent aux diverses phases de la vie spirituelle.

I. RAISONS DU CHOIX DU THÈME

La mort est un phénomène naturel qui frappe l'humanité au quotidien et dont la compréhension dépasse l'entendement du commun des mortels. Car, elle est un mystère pour l'homme. Les rites funéraires en général et le veuvage en particulier restent un fait social à tous les peuples, malgré des réactions conceptuelles et comportementales qui diffèrent d'un peuple à l'autre.

En effet, la pratique traditionnelle des funérailles, telle qu'elle se passe chez les Kako, semble revêtir une même signification aux yeux de ceux qui la pratiquent que chez d'autres peuples. Devoir familial d'assistance, de compassion et de participation à la douleur et à la mort de l'autre, les rites funéraires traditionnels de *Gbana*, et surtout du *Kùso* ou rite de veuvage sont une occasion pour manifester la solidarité envers les éprouvés et le mort, un moyen de règlement des différents problèmes interfamiliaux. Ils sont surtout un culte au cours duquel les vivants rendent hommage aux ancêtres pour maintenir les relations mutuelles que les vivants entretiennent avec les morts, afin que ces derniers leur assurent protection, bonheur, prospérité dans la vie.⁸

⁷ Mgr. R. PIRENNE, *Magnificat, 50 ans pour réunir les hommes dans la fraternité du royaume du Christ*, Mexico, Centro Théophile Verbis, 2010, p. 90.

⁸ Entretien avec S. Zouambi, 70 ans, Cultivateur, Batouri (Bokoto), 18-08-20015.

Or, la rencontre entre le christianisme et le culte voué aux morts par les Kako a entraîné la désorganisation de la société dans tous ses secteurs. Car pour les premiers missionnaires, ces rites funéraires sont incompatibles avec l'évangile de Jésus-Christ. S'ouvrait alors une croisade effrénée contre la pratique liturgique des rites de *Gbana* et du *Kùso*. Ce qui provoqua l'indignation des gardiens de la tradition. Ainsi se comprend l'exclamation pleine de nostalgie d'un patriarche : “ à notre temps, on pleurait vraiment les morts.”⁹ Les raisons historiques de cette réflexion trouvent leur fondement dans notre souci de participer à l'action salvatrice de l'un des aspects du patrimoine culturel et de la promotion de la culture du peuple Bantu en général et celle Kako en particulier.

En clair, les motivations religieuses partent du fait que les Africains en général et le peuple Kako de nos jours ont perdu dans leur esprit, le sens et la valeur des rites funéraires traditionnels. Notre souci n'est pas de développer les thèmes analogues ou identiques à ceux de nos prédécesseurs, mais de tenter d'apporter notre modeste contribution à l'enrichissement de l'histoire du Cameroun et à la connaissance de celle du peuple Kako, ce à quoi répond la présente étude.

II. INTERET DU THEME

Cette réflexion s'impose en raison de l'absence d'un travail académique spécialisé sur la mort et les rites de veuvage chez les Kako préchrétiens et chrétiens. Notre objectif est d'apporter une réponse à l'appel fait par nos aînés qui ont eu une foi profonde à la nécessité de préserver la tradition dont sont garants les patriarches. À ce titre, nous comprenons l'urgence de revaloriser les traditions, les rites funéraires et leur transmission aux générations futures.

⁹ S. Zouambi 70 ans, Cultivateur, Batouri (Bokoto), 18-08-20015.

En effet, dans l'urgence de perpétuer les cultures africaines en général et celles du peuple Kako en particulier, le présent thème se veut une transcription par écrit des connaissances orales et une part de l'authenticité africaine comme le soulignait J.KI-ZERBO pour qui : "ces sources orales représentent le conservatoire du vecteur du capital des créations socioculturelle accumulées par les peuples sans écriture."¹⁰

Pour apporter un éclairci sur la culture Kako nous dirons avec Louis Vincent Thomas que " le rite authentifie la croyance en même temps qu'il l'entretient." Cette recherche, se donne pour objectif de ressortir l'authenticité de la culture et des coutumes Kako préchrétiennes et les mutations y survenues à la rencontre avec le christianisme. N'est-ce pas là un intérêt scientifique certain ?

III. JUSTIFICATION DU CADRE SPACIO-TEMPORELLE

Notre thème s'inscrit dans l'espace et dans le temps.

Le cadre spatial de notre étude est le département de la Kadéy. Il est limité au Nord par la République centrafricaine, au sud par le département du Haut-Nyong, à l'Est par le département de la Boumba et Ngoko et à l'Ouest par le département du Lom et Djèrem. Sa superficie est de 22.000 km². Sa population d'après le recensement (PGPH 2005) est d'environ 200.000 habitants. Ce département comprend sept arrondissement parmi lesquels : Ouli, Kette, Mbang, Kentzou, Délélé, Nguélébok et Batouri. On localise les Kako dans les quatre derniers arrondissements et leur population se lève à environ 34,9 %. (Cf. infra carte n^o 1, p. 14).

En effet, les Kako seraient partis de la région des grands lacs, migrant par l'actuelle République du Congo avant de passer un long séjour en RCA (Boire, Nola, Karno, Berberati). Le milieu physique ne leur étant pas favorable pour la

¹⁰ KI-ZERBO, "Histoire de l'Afrique Noire..." , p. 212.

en faveur de leur vie religieuse, ils vont migrer à nouveau vers le Cameroun, où ils vont s'installer dans l'actuel département de la Kakéy. Les Kako sont Constitués de trois grands groupes et repartis ainsi qu'il suit : les Kako Bérra et Mbésembo que l'on retrouve dans les actuels arrondissements de Ndélélé et de Kentzou, les Kako Mbo Ndjokou à Bandongouè, Daliguèné, Gadji et Nguélébok, en fin les Kako Ngbwako, Mborong, Losso, Bodjoko Mbopalo qui occupent l'arrondissement de Batouri.¹¹ Ils se sont installés dans la localité de la Kakéy depuis le début du XIX^{ème} siècle. A côté de ces derniers, on rencontre d'autres populations que sont : les Mezimé et Bangantou, les Boli, les Pygmées Baka et Mamo, que l'on rencontre dans l'arrondissement de Mbang, les Gbaya, occupent les arrondissements de Ouli, Ketté et en fin les Mboussoukou et Yanguéré que l'on trouve entre Batouri et Ndélélé-Kentzou.¹²

Notre étude couvre une période historique de 81 ans. C'est-à-dire de 1933 à 2014. La première borne (1933) marque l'implantation des premiers missionnaires spiritains à Batouri. Il s'agit des pères Willem, Schwatz, Gautier Engbers, Guillaume de Jager, Antoine Van Zanden, Hubert Zegers, Jan Van Der Zalm.¹³

La seconde borne (2014), quant à elle, constitue un moment important dans l'histoire du diocèse de Batouri. Elle marque une nouvelle orientation pastorale donnée par L'évêque Faustin Ambassa Ndjodo au sujet de l'inculturation des rites traditionnels dans la liturgie chrétienne du diocèse.¹⁴ Ce nouvel élan est dû aux défaillances de l'implémentation de l'exhortation apostolique post-synodale, *Ecclesia in Africa* dans le diocèse.

¹¹ G. M. Ondobo Mbassi "La Redécouverte de l'Exhortation apostolique post-synodale *Ecclesia in africa* dans le diocèse de Batouri en contexte de la nouvelle évangélisation", Mémoire de Baccalauréat canonique, 2014, pp.10-11.

¹² G. M. Ondobo Mbassi "La Redécouverte de l'Exhortation apostolique ", pp.10-11.

¹³ Ibid.

¹⁴ Entretien avec M. Damboura 58 ans, Chef du canton kako , Baouri, 20-04-2016.

IV. REVUE DELITTÉRATURE

La présente réflexion s'inscrit dans la suite des travaux préalablement entrepris ailleurs par d'autres chercheurs. Mais pour mieux cerner l'état actuel de la question, il est ici nécessaire d'examiner les travaux de nos prédécesseurs sur les rites même si aucun d'eux, à notre connaissance, ne s'est intéressé aux rites de veuvage chez les Kako. Les travaux qui ont été menés cependant dans ce sens sont l'œuvre des chercheurs, enseignants ou étudiants spécialisés en anthropologie, en histoire et en théologie. Tel est le cas de la commission diocésain de liturgie de Yaoundé (CDLY) qui a travaillé sur "*l'Esani dans la liturgie chrétienne*"¹⁵ et sur "*le Veuvage chrétien*"¹⁶

En effet, ces deux auteurs montrent l'importance et l'urgence de la pratique de l' "*Esani*" dans la société bété. De là, il en ressort que "*L'Esani*" est une danse funéraire exécutée par les patriarches et les initiés. C'est une danse au cours de laquelle est choisi et présenté le successeur du défunt. Elle est également une danse rituelle d'initiation et d'insertion des jeunes garçons au sein de la communauté. Danse des héros, on l'exécute en l'honneur du disparu pour témoigner sa bravoure et l'accompagner dans l'au-delà. Si ces travaux ressortent une initiation qui est en rapport avec notre thème, elle se limite à un peuple qui a certes des mœurs bantou, mais qui ne diffèrent pas tellement du *Gbalta*, *Gbana* ou du *Dourbeng* chez les Kako de Batouri.

Richard Abessolo Ella¹⁷ fait ressortir les funérailles comme un problème de l'Eglise et de la société. Toutefois, il parle des funérailles comme un fait réel qui a parfois des conséquences dramatiques lors de leur pratique, parce qu'elles portent quelque fois atteinte à la dignité humaine ainsi qu'à celle de l'Eglise. C'est pour cette raison qu'il fait un rapprochement entre la pratique traditionnelle des funérailles en Israël et celle des Bété du Cameroun. Dans cette

¹⁵ A. Beyama Beyama, "L'Eglise catholique chez les Bété...", p. 459.

¹⁶ Ibid.

¹⁷ Ibid., p.123.

même perspective, Abdon Beyama Beyama¹⁸ dans sa thèse de doctorat / *Ph.D* part du postulat selon lequel, l'Eglise, à son implantation n'a pas tenu compte des réalités, de l'importance ou encore de la signification profonde des traditions africaines. Les missionnaires catholiques avaient une interprétation erronée des cultures locales. L'inculturation dans la liturgie chrétienne des rites traditionnels et partant ceux du veuvage va se faire à la demande et au combat mené par le clergé local. Engelberg Mveng¹⁹ dans son *Histoire du Cameroun* permet de comprendre le processus migratoire et l'implantation des peuples au Cameroun, leurs cultures et partant celles des Kako. En dehors des ouvrages théologiques, sociologiques, historiques, anthropologiques et ethnologiques consultés, des revues parlant des Kako, de leur histoire, de leur situation géographique et de leurs croyances, nous nous sommes également appesanti, au cours de nos recherches, sur les témoignages des patriarches pour mieux connaître la culture et le mode de vie de ce peuple.

De tout ce qui précède, il se dégage que des travaux ont certes été entrepris sur l'inculturation des rites au Cameroun en général, mais aucun travail, à notre connaissance n'a été entrepris sur les rites kako de l'Est-Cameroun en particulier. C'est ce vide que compte combler la présente recherche.

V. PROBLEMATIQUE.

Les rites dans les sociétés, et surtout celles africaines ont toujours occupé une Place de choix dans la relation entre l'homme et Dieu. En effet, les rites traditionnels africains, et précisément ceux du veuvage, ont joué un rôle déterminant dans la société Kako préchrétienne. Car, en l'absence de toutes traditions et de toutes idéologies étrangères, ils ont su réguler l'harmonie et la cohésion sociale de ce peuple avant son évangélisation. Cependant, l'arrivée du

¹⁸ Ibid.

¹⁹ E. Mveng, *Histoire du Cameroun*, tome 2, Yaoundé, CEPER, 1987, p.160.

christianisme va créer un nouveau type de rapports entre l'Eglise et les réalités locales du fait de la mauvaise compréhension par les missionnaires des valeurs traditionnelles Kako.

La problématique de la présente étude est de savoir le sort réservé aux rites kako par l'Eglise catholique romaine. Autrement dit, quelle a été l'attitude de l'Eglise catholique vis-à-vis des rites funéraires kako de l'implantation des missionnaires spiritains en 1933 à la nouvelle orientation pastorale consacrée à l'inculturation des rites en 1994 ? À cette question centrale se greffent d'autres interrogations subsidiaires.

1. Comment était organisée la société préchrétienne kako aux plans social et religieux ?
2. Quels étaient les principaux rites funéraires kako et comment étaient-ils célébrés par les Kako anciens?
3. Comment s'est faite la première rencontre entre les rites traditionnels kako et le christianisme missionnaire arrivant?
4. Quelle est l'impact de l'inculturation des rites funéraires kako telle qu'entreprise par le diocèse de Batouri dès 1994?

VI. STRUCTURE DU TRAVAIL

Le présent travail est structuré en quatre chapitres.

Le premier chapitre vise à mettre en évidence les éléments constitutifs de l'univers socioculturel des Kako préchrétiens, éléments qui expriment à grand trait l'histoire traditionnelle de ce peuple et la conception des notions de vie et de mort, de l'au-delà, des funérailles et surtout du veuvage. Le deuxième chapitre qui porte sur la célébration liturgique des rites traditionnels chez les Kako préchrétiens, aborde l'aspect des funérailles et le veuvage en insistant sur la signification, les circonstances de célébration et la célébration proprement dite de l'un ou de l'autre rite.

Le troisième chapitre se propose d'élucider la rencontre entre le christianisme catholique et les cultures kako, partant de la logique missionnaire de diabolisation des cultures africaines en général et le sort réservé au rite de veuvage chez les Kako. Le quatrième chapitre ressort enfin la problématique d'inculturation des rites funéraires traditionnels Kako dans le diocèse de Batouri, en mettant un accent sur la logique diocésaine d'évangélisation de ces rites traditionnels par le clergé local, l'évolution observée depuis le synode post-conciliaire, jusqu'à l'inculturation de ces rites dans la liturgie après le synode africain de 1994, connu sous l'appellation d'*Ecclesia in Africa*, sans occulter les difficultés et pesanteurs rencontrés par le processus, notamment la sous-scolarisation de la zone, la sous représentativité des fils du terroir dans la classe cléricale.

VII. SOURCES ET METHODOLOGIE.

En prenant appui sur les sources archivistiques, orales et les documents écrits, notre démarche reste celle de l'histoire. D'abord la collecte des données : elle nous a amené tour à tour aux archives du diocèse de Batouri (ADB), à la Bibliothèque de l'Université Protestante d'Afrique Centrale (UPAC), à la Bibliothèque de l'Université Catholique d'Afrique Centrale (UCAC), à la Bibliothèque de la Faculté des Arts, Lettres et Sciences Humaines de Yaoundé I (BFALSH),) à la Bibliothèque des Départements d'Histoire de la FALSH, de l'Ecole Normale Supérieure de Yaoundé I (BDENSY I), de la Bibliothèque Privée de notre encadreur, Dr Beyama Beyama Abdon, aux Archives de la Commune de Batouri (ACB).

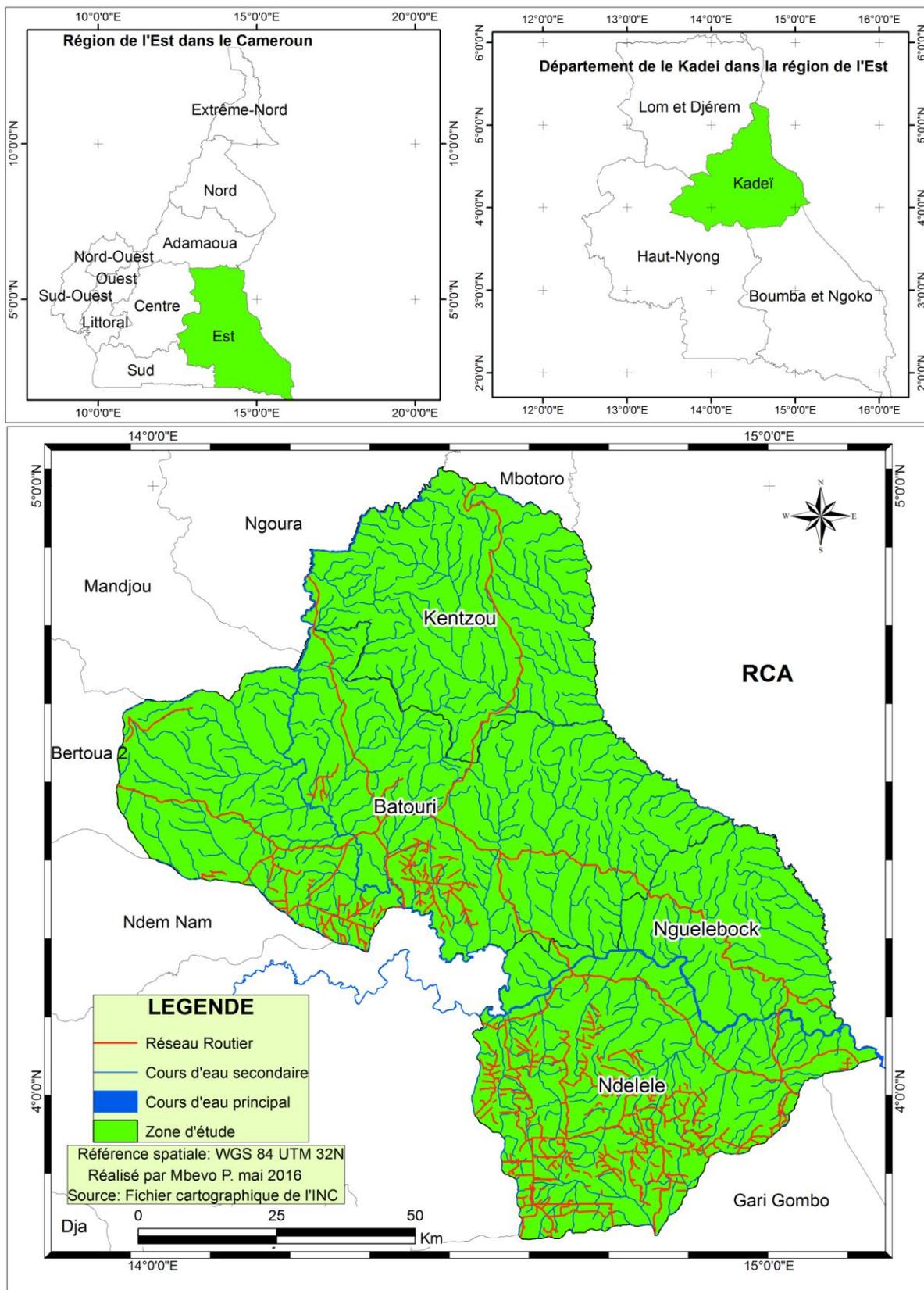
Après avoir collecté les données, notre démarche a consisté à leur confrontation. Il en est ressorti entre autre : les stratégies utilisées par l'Église en présence, la nature de leurs rapports avec les cultures de la Kadéy, les conséquences de l'inculturation des rites dans le diocèse de Batouri telle que prévu par *Ecclesia in Africa*.

Notre ultime étape a consisté à mener les enquêtes sur le terrain dans la localité de Batouri. Les informations portant sur les questions de rites sont nombreuses. Celles recueillies sont riches, car des personnes ressources consultées étaient au cœur même de l'histoire de la culture et rites traditionnels kako. En plus, elles sont des témoins oculaires de ces rites. La confrontation de ces sources nous ont conduit à une analyse thématique qui nous a conduits à bâtir notre plan. Le travail ne s'est cependant pas effectué sans difficultés.

VIII. DIFFICULTES RENCONTREES.

Un travail scientifique ne peut pas être réalisé sans rencontrer un certain nombre de difficultés. La principale difficulté dressée devant nous, qui semble du reste être celle des jeunes chercheurs de notre pays, a résidé sur la rareté des derniers témoins des faits historiques qui cadrent avec la période choisie dans le cadre de l'élaboration de ce travail. Nous notons également la rareté des archives qui cadrent avec notre thème. A ces difficultés s'est ajouté le problème de notre santé chancelante qui aurait sérieusement freiné nos détails de travail. Nous ne tenons cependant pas à insister sur ces difficulté car, c'est parce que nous les avons surmontées que nous prêtons ce travail à l'appréciation du public.

Carte n° 1: localisation de la zone d'étude.



Source : Fichier Cartographique de l'INC

CHAPITRE I : LE MILIEU PHYSIQUE.ET.L'UNIVERS SOCIOCULTUREL PRECHRETIEN DES KAKO DE BATOURI.

Le cadre naturel a été favorable à la pratique de la religion traditionnelle chez les Kako. Avant l'arrivée du christianisme, les Kako avaient leurs cultures traditionnelles et une bonne organisation sociale. L'objet de ce chapitre porte sur la découverte du peuple Kako préchrétien à travers son insertion et son organisation socioculturelle.

I. Un cadre d'insertion et d'organisation sociale des kako.

Les groupes culturels en Afrique et ceux du Cameroun en particulier ont chacun une histoire intéressante sur leur origine, leurs migrations et leurs organisations sociales.

A. Origine des Kako.

Les Kako préchrétiens, comme tous les groupes sociaux d'Afrique sont un peuple de tradition orale. À cause du manque de documents spécialisés et détaillés sur ce peuple, il est difficile de ressortir avec exactitude leur couloir migratoire. Mais, d'après la tradition orale, les Kako seraient partis de la région des grands lacs vers la fin du XVII^e siècle, au moment de la décadence de l'empire du Monomotapa. Conduits par leur chef charismatique *Karré*, ils avaient longé le grand fleuve kadéy pour s'installer dans l'actuel département de la Kadéy.²⁰ A la mort de *Karré*, son successeur *Gbatouri* et ses frères vont conduire aux destinées le peuple kako, jusqu'à leur implantation dans l'actuel département de la Kadéy, une installation déterminée par le milieu physique.

²⁰ Entretien avec D. B. Bouto., 77 ans, patriarche Kako ,Ex- Député RDPC, Batouri, (Mbondissi),10/08/2015.

B. Un milieu physique d'implantation en faveur de la vie religieuse des kako préchrétiens.

Le département de la Kadéy est l'un des plus importants en superficie des quatre départements qui composent la région de l'Est. Sa diversité géographique, tient compte de son relief, son hydrographie et de son anthropologie sociologique.

1. Le relief en faveur du religieux.

Le département de la Kadéy a un relief varié. Son relief est constitué de plaines, de collines, de plateaux et de quelques montagnes. Les hautes terres ici forment un ensemble de bloc cristallin soulevé et couvert par endroit par des produits volcanique récents. L'altitude moyenne est d'environ 850 mètres. Mais le plateau est plus redressé au centre et là, se dressent des édifices tels : le mont *Pandi*, le mont *Bougogo*. En effet, la tradition orale rapporte qu'il existe une grande grotte au mont *Pandi* qui servait de lieu de refuge au peuple Kako pendant la période de la traite négrière, au moment des invasions gbaya et foubé et surtout pendant la conquête allemande de la région.²¹ Cette grotte était pendant des siècles, et bien avant l'arrivée du christianisme un lieu de culte, d'initiation et de pratique des rites traditionnels, tels : le *Gbana*, le *Gbalta*²². De nos jours, cette grotte est le lieu de refuge des totèmes kako.

Toutefois, ces montagnes étaient de véritables lieux de culte et des endroits de communication entre les Kako préchrétiens et l'esprit de leurs ancêtres. Elles revêtaient ainsi une signification particulière et un sens profond pour la tradition kako. Pour mieux pratiquer les rites relatifs à la religion traditionnelle, le Kako faisait également recours à l'hydrographie au climat et à la végétation²³.

²¹ Entretien avec D. B. Bouto., 77 ans, patriarche Kako ,Ex- Député RDPC, Batouri, (Mbondissi),10/08/2015.

²² Ibidem.

²³ J.P. Amougou Jam et al., *Géographie : le Cameroun*, Paris, Armand Colin, 1988., p.61.

2. Le climat et la végétation : des éléments physiques pleins de mystère.

Le département de la Kadéy est balayé par deux types de climats : le climat équatorial dans la zone forestière et le climat tropical humide dans la zone de savanes. En effet, le premier type de climat souffle de l'Ouest vers l'Est et le second type, du Nord vers le Sud. Dans la zone équatoriale, l'amplitude thermique est relativement basse (17 à 20⁰c) à cause de la présence de la forêt. Les précipitations sont abondantes (1700 à 2000mm / an).²⁴ La grande saison pluvieuse *Lumbou* dure quatre mois (Aout à Novembre), tandis que la petite saison *Kungouè* va d'avril à mai. C'est la période la pêche, du ramassage des chenilles, des escargots et des fruits sauvages. Chaque activité était accompagnée de la pratique spécifique d'un rite. Ici, l'abondance des précipitations permettait l'affermissement d'une bonne initiation des jeunes kako et la pratique des rites. Car, ces derniers étaient soumis à des rudes épreuves visant à renforcer leur énergie, vitale et leur insertion au sein de la communauté. La saison sèche quant à elle était réservée à l'initiation des jeunes filles la danse rituelle du *Pélpété*. À la fin de cette initiation, la jeune fille kako était désormais appelée à se marier.²⁵ Or dans la zone tropicale, les températures sont plus élevées (25 à 30⁰c), les précipitations moins abondantes (1200 à 1500mm) que dans la zone forestière.

Par ailleurs, le département de la Kadéy est recouvert en grande partie de forêt dense humide sempervirente. La végétation est riche en essences forestières, bété, sapélis, iroko, ébène, ayus, padou, asa mêla, *pondapo*, etc. On rencontre ces essences forestières dans les arrondissements actuels de Ndélélé, Mbang, Nguélébok et Batouri. D'où la présence de nos jours de nombreuses sociétés d'exploitation telles : la S.T.B.K, GRUMCAM, SFID. Parallèlement, les arrondissements de Kintzou, Ouli et ketté sont des zones de savane. Elles sont constituées de savanes arbustives, postes forestières. La forêt pour le Kako

²⁴ J.P. Amougou Jam et al., "Géographie"p.63.

²⁵ Entretien avec DIHI Jeannette, 77 ans, Ménagère, Batouri, 20 décembre 2015.

préchrétien était d'une importance capitale pour la pratique des rites. Car dans cette forêt, il pratiquait toute une religion traditionnelle, fondée sur les rites et rituels du *Durbeng*, *Ndjenga Kombo*, *Mito'o*, etc.²⁶

3. Une hydrographie au service de l'invisible.

Le réseau hydrographique du département de la kadéy est drainé par la présence de deux principaux fleuves : la Kadéy et la Doumé. Leurs principaux affluents sont : Touki, Nol, Mama, Bokoto, Djengou, Djengué, Mbombè, Dja, etc. Dans ces fleuves et cours d'eaux, se pratique la pêche au barrage, la pêche au filet et la pêche aux hameçons. Ce réseau hydrographique, est depuis l'installation des Kako dans la Kadéy, un milieu favorable à la vie religieuse des Kako préchrétiens.

En effet, ces fleuves et cours d'eau servaient énormément dans la pratique de certains rites à l'instar du *Durbeng*, danse mystique avec rituels et initiations des jeunes garçons appelés à devenir des guerriers et des défenseurs de la société ou encore du *Mito* qui, jusqu'aujourd'hui reste une véritable religion traditionnelle. *Le Mito*, lui revêtait plusieurs formes. Il était au départ d'initiation au service du bien de la communauté. Ensuite, il est devenu un rite de vengeance développé par les ancêtres afin de punir toutes personnes susceptibles de porter atteinte à la vie d'un Kako. Ce rite s'est plus développé pendant la période de la traite et, surtout lors de la conquête allemande dans la Kadéy. Il consistait à verser une poudre mystique sur l'ennemi afin que ce dernier ait une envie folle d'aller se baigner à la rivière. De là, les hommes physiques, initiés habitant dans l'eau et au village, s'emparaient de lui et pouvaient le garder vivant sous l'eau aussi longtemps que possible. L'ennemi pouvait passer des jours, des mois ou même des années sous l'eau avant d'être relâché, selon la faute qu'on lui reprochait²⁷.

²⁶ Entretien avec D. B. Bouto, 77 ans, patriarche Kako, Ex- Député RDPC, Batouri, (Mbondissi), 10/08/2015.

²⁷ Ibidem.

S'il s'agissait d'un problème de femme, de jalousie ou de meurtre, on pouvait le tuer après une semaine.²⁸ Les fleuves et rivières de l'actuel département de la Kadéy pendant l'ère préchrétienne servaient également pour la pratique des rites de purification tels : le veuvage *Kùso*, l'expiation *Simbo* après un meurtre ou après l'abatage d'un animal féroce.²⁹

Toutefois, il importe de souligner que les fleuves et les rivières de la Kadéy étaient de véritables sanctuaires où se sont développées d'importantes religions traditionnelles caractérisées par la pratique des rites, pratiqués à des moments précis de l'année. Rites pendant lesquels les Kako faisaient appel aux esprits *Abilasa* des montagnes, de la forêt et de l'eau. Ces rites permettaient au peuple Kako de mieux s'organiser et de vivre en harmonie.

C. Organisation sociale et économique préchrétienne kako.

La société kako préchrétienne était une société lignagère à régime patriarcale. En effet, elle regroupait l'ensemble des familles *Kando djary* dont les membres sont liés par le sang et se réclament tous issus d'un même ancêtre *Ata, sang mbambo*, correspondant à la catégorie des pères de la lignée. Généralement, le *Kando djary* correspondait à l'espace territorial, c'est-à-dire, le village où régnait un patriarche, détenteur du pouvoir des ancêtres de la lignée familiale. Le chef de village ou *Kùm Djary* était l'homme le plus important. Homme le plus vieux le plus initié qui maîtrisait les us et coutumes des ancêtres. Du haut de son âge et de son expérience, le chef présidait au culte et jugeait les différents interfamiliaux.³⁰ Il était assisté dans sa cour, d'un conseil constitué de grands initiateurs de la religion traditionnelle et en pratique des rites, que l'on nommait *Mbendo'o* ou *Ndjomo Sam*. Chaque grande famille avait un leader qui assurait certaines responsabilités. En outre, *Kando* se fondait comme partout ailleurs, par l'union sans lien de parenté entre le garçon

²⁸ Entretien avec D. B. Bouto, 77 ans, patriarche Kako ,Ex- Député RDPC, Batouri, (Mbondissi),10/08/2015.

²⁹ Ibidem.

³⁰Entretien avec M. Damboura, 58 ans, Chef du canton Ngbwako, Batouri, 20/04/2016.

Gouandjo et la fille *Ngondou* en âge de maturité. Il était donc strictement interdit de prendre pour époux ou épouse une fille de son propre clan, celle issue du clan de sa mère, les filles des sœurs de la ligné, et ceci jusqu'à un degré assez éloigné.

Après le *kando* vient le groupe clanique *Mbo* qui est un ensemble parental plus vaste regroupant tous les descendants issus d'un ancêtre réel connu, mais lointain, appartenant à la catégorie des grands-parents *Ata*. Tous les membres du même clan participent du même nom, d'une même devise, des mêmes interdits et parfois d'un même totem commun. Mais il est nécessaire de signaler que tous ces degrés parentaux se confondent tellement qu'il est permis de les regrouper à la notion de famille. Pour mieux saisir leur sens, on parlera de la famille élargie au sein de laquelle toute forme de mariage est interdite, car on est frère auprès d'un autre membre de la famille.³¹

Par ailleurs, chez les Kako traditionnels ou préchrétiens, on ne distinguait pas de véritable pouvoir centralisé, organisé comme dans les lamidats du Nord ou des chefferies de l'Ouest. Le chef ou patriarche était le seul habilité à organiser la société.

Son autorité lui vient des ancêtres auprès desquels il se doit de témoigner un signe de piété à leur égard et les moyens par lesquels il règle le pouvoir relève de leur sagesse. Pour ce faire, il se doit d'être un homme exemplaire qui incarne cette sagesse, s'il veut un jour s'ajouter à leur ligné. Les éléments qui caractérisent la société Kako traditionnelle sont : la segmentation lignagère, c'est-à-dire que chacune de ces lignées fonctionnait de manière autonome.

La structure de la ligné était constituée d'un chef de famille, de ses épouses, des frères célibataires du chef, des clients attachés au foyer (beaux-frères) et des esclaves. Chacun de ces éléments cellulaires constitue un maillon essentiel de la chaîne, gouverné par son chef, jouissant d'une indépendance

³¹ Entretien avec D. B. Bouto, 78 ans, Ex-député RDPC, Batouri (Mbondissi), 15/03/2016.

politique et d'une autonomie résidentielle pendant la plus grande partie de son existence³²

La segmentation de la société Kako, l'indépendance des pères de famille faisaient d'elle une société égalitaire. Le père Mveng montre qu'ils "vivent dans une démocratie totale en petits groupes ou clans." Chaque chef de famille forme avec ses pairs une société d'égaux dont les buts sont la préservation des relations et échanges, la production et la distribution des richesses. A l'intérieur du groupe, chacun connaît sa place et tous sont sous l'autorité du chef ou *Kùm*, qui réunissait périodiquement les membres de la famille pour réaliser les objectifs fixés. Tous les adultes pouvaient intervenir pendant de tels rassemblements. Cependant, ne prenaient part aux séances de délibération *Djosi* que les anciens, les vieillards, les aînés des différentes familles. Le verdict final était prononcé par le plus ancien, et personne n'était habilité à s'opposer.³³

Par ailleurs, les Kako après leur sédentarisation menaient des activités économiques qui reposaient sur l'agriculture, la chasse, le ramassage et un système d'échange traditionnel. Cette économie de subsistance reposait sur une agriculture extensive, associée à l'élevage du petit bétail (volaille, caprin, etc). Les hommes étaient majoritairement responsables de l'agriculture. Ils étaient chargés de défricher et de préparer les surfaces sur lesquelles se faisaient les plantations vivrières. Les femmes quant à elles étaient associées à cette activité, car elles s'occupaient des semailles, du sarclage, du repiquage ainsi que des récoltes. (Cf. infra tableau n° 1, p. 22). Ces activités agricoles se pratiquaient par saisons. La petite saison des pluies ou *Wandjà* allait de mars à mai. Elle correspondait à la période des semailles du maïs, arachide, igname, etc. La petite saison sèche ou *Kùngùè* s'étendait de Juin à mi-août. Elle était réservée aux récoltes du manioc, macabo, igname banane, etc.

³² E. Mveng, "Histoire du Cameroun", pp,77-80.

³³ Entretien avec M. Damboura, 58, Chef du canton Ngbwako, Batouri, 20-04-2016.

La grande saison des pluies ou *Wandja* débutait en Août et s'achevait en novembre. Elle était consacrée aux semailles et à la préparation des champs. La grande saison sèche ou *Gnangùè Mgbandjà* commençait en décembre et s'achevait en fin mars. Pendant cette saison, les Kako récoltaient, préparaient des surfaces pour les semailles d'arachide et de maïs et pratiquaient la pêche³⁴.

Les outils utilisés étaient : le sabre d'abatis, la hache, la houe, les bâtons, etc. La chasse et l'élevage étaient les activités masculines par excellence. La chasse se pratiquait surtout par piégeage et au moyen des grandes battues collectives au cours desquelles les hommes d'un plusieurs villages rabattaient un troupeau vers une sorte d'enclos fait de laines enchevêtrées et d'arbres abattus où les bêtes étaient tuées une à une comme autre forme de chasse, on avait la chasse à la lance, à l'arbalète, au fusil et à la cour. La faune du pays Kako était riche et diversifiées. On y trouvait l'éléphant, le léopard, le buffle, les gorilles, l'antilope, le singe etc. la chasse était une activité des saisons humides, la pêche quant à elle se déroulait au cours de la saison sèche. La grande pêche était une activité typiquement féminine. Elle s'appelait *Toko* qui signifie "écoper, vers l'eau dehors". Elle consistait à établir un barrage de terre dans un cours d'eau avec des feuilles et des bouts de bois qui l'endiguaient complètement. L'autre aspect de *Toko* consistait à empoisonner l'eau du cours d'eau. On employait à cet effet des plantes comme la liane-piment.

Dans la société Kako préchrétienne, l'institution des échanges purement commerciaux étaient inconnues. Il n'y avait pas de monnaie, et encore moins de marché. Il s'agissait d'un système d'échanges de biens sans règles et organisation précise appelé troc. Les principaux objets échangés étaient l'huile de palme, l'ivoire, les peaux d'animaux, le tabac, etc. En outre, ces échanges de faisaient entre les populations Kako d'une part et d'autre part avec les Yanguéré, Mamo et pygmées.³⁵ C'est dans l'optique de cette solidarité que se situent les funérailles et

³⁴ Entretien avec J.Ngama, 78 ans, Menagère, Batouri, 20/04/2016.

³⁵ Ibidem.

partant les rites de veuvage. Cependant, qu'en est-il de la conception de la vie et de la mort chez les Kako préchrétiens

Tableau n° 1: Calendrier agricole et répartition des taches par sexe

Époque	Activité des hommes	Activités des femmes
<i>Mono wandja</i> (petite saison des pluies)= début mars à la fin main	Semaines des ignames et de courgette (<i>Nyako</i>)	Semaines : arachides, maïs, gombo, piment, plantation ou repiquage du manioc, macabo, bananiers. Sarclage. récoltes : manioc, macabo, ignames, bananes ou <i>kuèndè</i> plantées précédemment
<i>Kùnguè</i> (petite saison sèche)= début juin à mi-août	Bonne saison pour le vin de palme, pour les constructions, et aussi pour la guerre.	Au début récolte de macabo, manioc ou <i>yombo</i> , igname, enfin maïs À la fin de la saison : récolte du gombo ou <i>ngbolo</i> , semaines d'arachides.
<i>Gnanguè wandja</i> (grande saison des pluies début septembre à fin novembre	Reprise de le chasse aux pièges construction (confection des nattes ou <i>Mbole</i>)	Toute la saison : plantation et récolte Au milieu : Semaines de maïs ou <i>bùsa</i> A la fin : récolte de la courgette
<i>Gnangué mgbabdja</i> grande saison sèche début décembre et fin	Vin de palme abondant, saison par excellence de la chasse au filet, de la pêche, de la guerre, des affaires, des grands rituels et des fêtes	Récolte générales (en particulier des arachides) ou <i>Bingo</i> puis, repos... Grande pêches avec barrages, enfin de saison : préparation pour les semaines des arachides
Février	Déboisement de nouvelle plantation brulis des racines. Souches et herbes sèches.	Courgette

Source : P. Laburthe-Tolra, “ *Les Seigneurs de la forêt...* ”, p.283.

II. Aperçu de l'univers culturel et religieux préchrétien kako.

L'humanité toute entière, les Africains en général et les Kako en particulier sont convaincus que la vie *Djongouè* et la mort *song* sont des faits réels. Ces deux notions sont tellement liées, qu'on ne saurait évoquer l'une sans toutefois faire allusion à l'autre. Il existe une lutte acharnée entre elles, si bien que le Kako à chaque instant de sa vie s'interroge sur leur origine afin de prendre certaines dispositions pour ne se laisser emporter par la mort.

A. L'origine de la vie selon les Kako.

Lorsque nous parlons ici de la vie, il s'agit de la vie humaine. Cette vie est traduite chez les Kako par le substantif *Djongouè* et *Djong na* qui veut dire vivre, être en vie ou encore survivre. Elle est donc comprise comme une sorte de dynamisme mouvante dans le sens du partage et de la communication avec les autres. C'est la participation, c'est l'action, c'est l'ensemble des actes posés par les êtres vivants depuis la naissance jusqu'à la mort. Dans cette optique, le corps représente l'élément matériel périssable, corruptible ayant pour composante : l'âme, l'esprit *Sisim*, siège de l'intelligence et le cœur *Témo* qui est le siège des sentiments et surtout ceux du bien et du mal.

Les Kako en effet pensent que le créateur de l'univers *Ndjambiyè* est un Etre Suprême, invisible, source de vie. Ils savent également que *Djongouè*, la vie, tire son essence en Dieu créateur de toute chose, *Ndjambiyè komblé botu* qui est lui-même vie, source de vie, énergie et dispensateur de la vie, il est force en soi. A ce titre, le Révérend Ohouo renchérit cette pensée en disant que :

“ Le créateur est à l'intérieur de lui-même ; de là, il se déploie pour faire exister l'ensemble du monde. Toutes les créatures sont sœurs ; toutes sont animées et chacune dépend d'une certaine manière d'une autre.”³⁶

Pour le Kako, Dieu est le même partout, créateur unique de toute chose, être suprême, difficilement accessible malgré sa présence continuelle à travers ses

³⁶ Entretien avec R. Ngontse, 72 ans, ménagère, Batouri, 20-04-2016.

créatures. Le Kako sait qu'il ne peut l'atteindre que par le biais des intermédiaires. C'est-à-dire : le ciel, la terre, la lune, la forêt, le soleil bref, des ancêtres. Les kako préchrétiens étaient convaincus que l'héritage de la vie est un don provenant de *Ndjambiyè*, le créateur. Ils avaient ainsi pour devoir de promouvoir, préserver, fructifier et de transmettre cette vie ; car, elle est le plus grand bien. La vie est marquée par la naissance, le développement et la mort. La transmission de celle-ci est assurée par l'ancêtre qui est l'élément primordial au sein de son groupe familial ainsi que dans son clan. C'est lui qui est l'engendreur de la vie. Car, quoi qu'étant mort, il poursuit toujours son existence dans un monde invisible. Son âme *Sisim*, libérée de la mort, reviendra dans l'un de ces descendants. La transmission de celle-ci assure ainsi la continuité de la lignée, qui reste éternelle chez les Kako.

Toutefois, il apparaît que les ancêtres jouent le rôle de co-créateur de leurs descendants. Ils connaissent mieux ceux-ci et, ils ont accès auprès du créateur. Leur puissance est remarquable. On leur fait appel pour la fertilité, la guérison, les récoltes ou pour les maux qui minent la société ou encore pour ceux dont ils ont infligé aux vivants, preuve de leur colère par rapport aux transgressions des interdits. Pour les calmer, il faudra des rituels sacrificiels.³⁸ Cependant, il faut souligner que les ancêtres ne sont que des intermédiaires entre le monde des vivants et celui des morts. La vie se présente donc chez les Kako comme une longue marche vers la mort et s'étend jusqu'aux invisibles.

B. Origine, conception de la mort et de l'au-delà chez les Kako préchrétiens.

Le peuple kako conçoit la mort comme une absence de communication, de partage et de vie avec les autres. Car celui qui ne peut pas communiquer avec les autres est considéré comme. Etymologiquement, le concept de la mort *Song* tire

³⁸ M. Ohouo Djoman, "Evangile et cultures Africaines", cours de 3^{ème} année de théologie, FTPY, 1997-1998, p. 51.

sa racine du verbe *Goué* qui signifie mourir ou *kouangoué* qui veut dire partir, voyager. En effet, la communauté Kako traditionnelle conçoit la mort comme un don de Dieu. Elle fait partie des éléments constitutifs de la création. C'est un passage, une étape transitoire qui conduit à la renaissance, sur le retour à la vie qui s'inscrit dans l'ordre normal des choses. Ce mystère qui dépasse l'entendement des hommes est perçu comme l'ennemi le plus redoutable du genre, devant lequel tout le monde se courbe et manifeste son impuissance. Pour le peuple Kako, il existe deux types de mort : la mort la mort la mort charnelle *Song yotù'* et la mort spirituelle *Song sisim*.³⁹ Mais la mort spirituelle n'intervient qu'après celle physique. Car, d'après la légende, l'homme qui est victime de la mort spirituelle a été méchant sur terre. Il devra encore mourir dans le pays des mort par ce que son âme n'a pas été acceptée et, elle doit continuer à aïrer sous forme de fantôme ou *Abilasa*.

Selon la tradition orale, un jour *Ndjambiyè* leur dit : “je pars en voyage. Si votre enfant *Mono wùn* tombe dans le grand sommeil, ne le mettez sur tout pas en terre ; concevrez- le et attendez mon retour.”⁴⁰ Après le départ de *Ndjambiyè*, l'enfant se fut emporté par le grand sommeil. Les parents, voulant respecter les prescriptions du créateur, se retrouvèrent étouffés par l'odeur de la putréfaction avancée du corps de leur fils. Le couple se résolut de cacher leur enfant au fond d'une tombe en attendant le retour de *Ndjambiyè*. A son arrivée, le créateur vit la terre remuée et demanda ce qui était arrivé. L'homme lui répondit que c'est à cet endroit-là, qu'était inhumé leur enfant. *Ndjambiyè*, indigné par la désobéissance de l'homme à ses préceptes *Mè mbonga*, condamna le couple à mourir et à être enterré comme ils l'ont voulu. Aussitôt, il s'en alla, sépara le couple de lui par un océan et un abîme de feu. Ne voulant plus traiter directement avec les hommes, le créateur *Sà mboko* choisit deux messagers : le caméléon *Dà ngongo* et le lièvre *Kùeng*. Au premier il dit : “fais savoir aux

³⁹ Entretien avec P. Bépor, 78 ans, chef du quartier Mbondissi, Batouri, 05-08-2016.

⁴⁰ Ibidem.

hommes qu'ils mourront et s'en iront pour toujours.⁴¹ Il dit cependant à *Kùeng* le lièvre, d'informer aux hommes, qu'ils mourront mais se réveilleront. Aussitôt les deux se mirent en route. Le lièvre dans sa ruse se rapprocha de l'escargot et lui dit :

Prends le chemin de la gauche et moi j'emprunte celui de la droite. Mais, n'oublie pas que la terre sur laquelle nous marchons est très fragile. Nous devons aller lentement, doucement et avec précaution. Si tu cours, tu vas l'ébranler sous tes pas.⁴²

C'est alors que le lièvre prit les devants, rencontra l'homme en premier et lui dit que désormais, dit le créateur : «les hommes meurent et mourront pour toujours.»³⁶ Quand arriva le caméléon, l'homme comprit qu'il avait été dupé par le lièvre. Dès lors, les hommes meurent et ne reviennent plus. Ainsi, d'après ce mythe, la mort apparaît comme une malédiction qui s'abat sur l'homme du fait de sa désobéissance aux préceptes du créateur.

La conception ancestrale de l'au-delà révèle que toute naissance dans le monde visible est égale à la mort dans le monde invisible. La mort se présente donc comme un passage au même titre que la naissance car, celui qui s'en va n'est pas parti. C'est pour cette raison que les Africains en général et les Kako en particulier pensent que les morts ne sont pas morts. Ils sont avec nous et autour de nous. La mort pour ce faire n'est pas une destruction ou un départ définitif. Elle n'est qu'un passage, chemin vers une vie nouvelle. En effet, pour les grands initiés *Mbéno* ou *Ndjomo Sam*, l'être humain est constitué de trois principaux éléments :⁴³

⁴¹ Entretien avec P. Bépor, 78 ans, chef du quartier Mbondissi, Batouri, 05-08-2016.

⁴² Ibidem.

⁴³ Ibidem.

- Le corps *Yotù* qui est issu de la terre et rattaché à elle pour la vie *Djonguè* alimentation, croissance, entretien du corps physique.
- La vie *Djongouè* qui est une étincelle jaillissante à la rencontre du corps physique et l'esprit immortel. La vie est liée à l'atmosphère par la respiration *Sosù*, et l'atmosphère est rattachée à la lumière du soleil qui la dynamise.
- L'homme est donc lié aux forces cosmiques dont le soleil, source d'énergie est le fil d'Ariane.
- L'esprit immortel *Sisim* qui est rattaché aux forces invisibles par la sensibilité, la volonté, l'intuition.

Cependant, en dehors des principaux éléments constitutifs du corps, la société Kako en reconnaît d'autres : L'image, les cheveux, les ongles, les vieux vêtements, les dessous, sont plus utilisés par les sorciers et envouteurs. Car, ces éléments entrent dans la constitution de l'homme. On pourrait adjoindre à cette liste les sécrétions telles : les crachats, la sueur, les urines, les sécrétions vaginales, le sperme, les selles et même les empreintes des pieds. Ainsi, l'homme tout entier est atteint dans sa santé physique ou psychique par la manipulation de l'un de ces éléments. L'ombre, les cheveux, les ongles, etc, ne sont que les extensions de la personne, des prolongements de son être. Chez les Kako, on pense généralement qu'il existe un lien mystérieux entre l'homme et tout ce qui est en relation avec lui, car son champ énergétique déborde les frontières de son corps. Il apparaît alors comme un " être pluridimensionnel. C'est-à-dire, comme un

Être visible et palpable dans son extérieur ; inaccessible aux autres dans son intérieur ; comme être sensible et intelligent dans son cœur et son esprit ; comme une entité capable de se soustraire des limites de l'espace et du temps avec l'ombre spirituelle figurée par l'ombre portée.⁴⁴

Un seul aspect entraîne la mort de tout l'homme lorsqu'il est atteint par l'arsenal des moyens maléfiques que l'on ne remarque après la mort.⁴⁵

⁴⁴ Entretien avec P. Bépor, 78 ans, chef du quartier Mbondissi, Batouri, 05-08-2016.

⁴⁵ J.M.Ela , *Ma foi d'africain, d'âme et la souffrance*, Yaoundé, CLE, 1971, p.44.

Ainsi, les Kako pensent que lorsque l'homme meurt, les éléments ne se séparent pas de lui. Il change tout simplement de milieu, de nom, de statut. Il devient ancêtre dans l'au-delà parce que, ayant précédé les vivants. L'au-delà se présente dès lors comme un lieu de rencontre avec l'ancêtre suprême et les autres ancêtres qui fondent l'espérance dans la mort. Toutefois la mort s'accompagne d'un ensemble de rites dont le veuvage occupe une place importante dans la société Kako.

C. Les Kako : un peuple enraciné dans les rites.

Les Kako depuis les origines sont un peuple de tradition et profondément enracinés dans la pratique des rites. Leur installation dans l'espace géographique de l'actuel département de la Kadéy leur a permis, avec la bénédiction du relief, du climat, de la faune, la flore, la végétation et de l'hydrographie de développer un ensemble de croyances et des rites, qui leur permettaient de mieux s'organiser, de protéger et d'assurer la continuité de la société.⁴⁶

En effet, les Kako pratiquent plusieurs sortes de rites. Il s'agit des rites d'initiation ou de passage, les rites d'intégration ou de confrérie, les rites funéraires et ceux d'expiation ou de purification. Les Kako désignent le rite par *Kio'o*, qui revêt la même signification que dans la société bété. Pierre Mviena pensé que le *Kio'o* "est une réalité religieuse, un moyen supra de la relation communielle qui marque à la fois la condition de l'homme et sa situation profane; sa nature et la réalité du sacré, seul garant de la vie humaine."⁴⁷ Dans ce sens, le rite apparait comme le phénomène par excellence pour procurer aux hommes un cadre de vie consacré et les soustraire à l'incroyance et à l'indifférence religieuse.⁴⁸

⁴⁶ Entretien avec M.Damboura, 58 ans, Chef du canton Ngbwako, Batouri, 20/04/2016.

⁴⁷ M. Hebga, *Sorcellerie, dangereuse chimère*, Abidjan, INADES, 1979, p. 42.

⁴⁸ Ibid.

C'est pourquoi la vie du Kako est prise du berceau au tombeau par un réseau de rites. Ces rites sont les moyens par lesquels l'homme kako exprime sa relation constante avec l'invisible. Selon Laburte Tolra, leur finalité est la recherche de "la tranquillité, de la paix, de l'harmonie sociale."⁴⁹

Les adeptes de la religion traditionnelle pensent que la pratique des rites était indispensable, surtout lorsqu'il y a décès. Il fallait à ce niveau faire recours aux rites de purification et d'expiation. Car, les morts gagnaient où la vie continuait. Il existe alors une interaction entre le monde invisible et le monde visible. Par conséquent, des liens solides établis entre les morts et les vivants se présentent comme une dialectique où l'ancêtre, se nourrissant des sacrifices offerts par les vivants, leur procurait en contrepartie la protection et l'assurance de la "continuité du phylum parental".⁵⁰ L'on avait également recours à la pratique des rites pour assurer la restauration et le maintien de la bonne santé, la fécondité des femmes, la fertilité des sols, la richesse, etc. Le tableau ci-après illustre les différents rites et leur signification.⁵¹

⁴⁹ Ph. Laburthe Tolra, *Initiations et sociétés secrètes au Cameroun*, Paris, Karthala, 1985, pp.10-11, cité par : A. Beyama Beyama, "L'Église catholique chez les Bété du Cameroun. ."pp. 63..

⁵⁰ Ibid.

⁵¹ A. Beyama Beyama, "L'Eglise Catholique Romaine...", p. 64 .

Tableau n° 2: Récapitulatif des principaux rites, leur fonctionnalité et signification.

Fonctions rituelles	Désignation du rite	Signification du rite
Rites d'initiation ou de passage	<i>Mè lansa monsikè</i>	Franchissement de l'enfant, rite mixte qui marque la reprise des relations sexuelles des parents
	<i>Pèsina sorù</i>	Circoncision de l'androgynie originelle.
	<i>gbana</i>	Rite d'initiation masculin.
Rite d'intégration ou de confrérie	<i>Gbété</i>	Tubercule aérien (symbole), rite réservé uniquement aux hommes
	<i>Ndjenga Kombo</i>	Le plus solennel des rites masculin Il avait pour but de protéger la communauté contre les malices de toutes sortes et contre la tyrannie et d'attaques extérieures.
	<i>Pélpété</i>	Rite féminin, il avait pour but d'appeler les bénédictions sur les hommes, ces derniers pouvant se plaindre soit de l'improductivité du sol etc.
	<i>Awouya</i>	Rite masculin, son but est d'assurer la protection des individus et des villages qui lui étaient recommandés.
	<i>Gbana</i>	Version kako du rite que pratiquaient les Béti, ethnie du centre. Il avait pour but la protection de l'individu contre les enchantements et les malices des sorciers.
	<i>Gbété</i>	Rite mixte. Il avait pour but la protection de l'individu contre les empoisonnements.
	<i>Pù, dù na monsikè</i>	Bain rituel du nouveau-né.
Rites d'expiation ou de purification	<i>Simbo</i>	Ce mot désigne d'abord une souillure contractée par versement du sang d'un proche parent, ensuite l'ensemble des cérémonies rituelles qu'on accomplissait pour obtenir la rémission d'une pareille souillure.
	<i>Simbo</i>	Assise populaire pour préparer certains fléaux naturels.
	<i>Durbeng</i>	Rite par lequel on croyait obtenir les rémissions de toutes les souillures contractées par l'inceste.
	<i>Mito'ò</i>	Rite sacrificiel permettant le rétablissement d'un malade moyennant l'immolation d'un cabri, de préférence un bouc, mais aussi un rite de vengeance lors que la communauté a été frappée d'un malheur venant de l'extérieur.
	<i>Mè wugna sembo</i>	est une violation d'un interdit en matière légère.
		Rite de bénédiction
	<i>Ndjenga Kombo</i>	Rite de purification du corps.
	<i>kùso</i>	Rite mixte de délivrance de veuvage, se déroulant au lendemain du décès d'un conjoint.
Rites funéraires	<i>Gbana</i>	Rite d'accompagnement d'un défunt dans l'au-delà
	<i>Kùso</i>	Rite mixte de veuvage.
	<i>Kandina kùso</i>	Rite mixte qui marque le début du veuvage.

Source : Réalisé à partir de : A. Beyama Beyama, "L'Eglise Catholique Romaine...", p. 64 et des enquêtes de terrain.

Le tableau récapitulatif ci-dessus ressort les principaux rites kako et leur signification. Il présente le rite comme une institution socioreligieuse enracinée dans la société kako pour la survie de celle-ci. Le rite a pour mission première le rétablissement de l'équilibre social et de régulariser la vie de la famille ou du clan lorsqu'il y avait transgression.

Au regard de ce qui précède, il est important de souligner que les Kako préchrétiens étaient une société bien structurée, malgré l'absence d'un pouvoir central. Cette société évoluait selon les normes qui lui étaient propres. Leur religion se traduisait par leur mode de vie, leur comportement vis-à-vis de l'autre et surtout la pratique des rites.

CHAPITRE II : LES PRINCIPAUX RITES FUNERAIRES CHEZ LES KAKO PRECHRETIENS : SIGNIFICATION, CIRCONSTANCES ET CELEBRATION LITURGIQUE.

Les funérailles et le veuvage ont toujours constitué des moments forts dans la vie religieuse des Africains traditionnels. Il en a été ainsi dans la société traditionnelle kako. La célébration liturgique de l'un ou de l'autre rite diffère selon l'âge, le sexe et surtout le statut social du défunt. Ces rites traditionnels partent de l'étape de la mort à la pratique du veuvage.

I. Le *Gbana*.

Le *Gbana* est l'un des rites funéraires qui fait partie de la religion traditionnelle des Kako. Cette religion est indissociable du reste de la vie de ces derniers car essentiellement basée sur le culte voué aux ancêtres. C'est pour cette raison que lorsqu'il y a décès, le Kako doit pratiquer un certain nombre de rites qui ont un objectif et une signification précise.

A. Signification

Le *Gbana* chez les Kako préchrétiens à l'instar de L'*Esani* béti est une danse rituelle, une pantomime guerrière. C'était une danse de triomphe, la danse des éros réservée, une lutte chatée et mimée exclusivement réservée aux hommes. C'était aussi une danse funéraire basée sur la tradition. Elle permettait d'accompagner le défunt dans l'au-delà afin de garder les liens vivaces entre les morts et les vivants.⁵² Ce rite était un moyen supra humain de la relation communiale qui marque non seulement la condition de l'homme et sa situation profane, mais sa nature et sa réalité du sacré, seule garant de la vie humaine.

⁵²Entretien avec P. Mosiang, 89 ans, maçon, Batouri, 09-08-2015.

En effet, les Kako anciens pensent que la pratique du *Gbana* leur permettait de surmonter les divisions au sein du voisinage et du lignage, de restaurer la solidarité sans laquelle on ne peut concevoir “la santé ni la fécondité”.⁵³

Toutefois, le *Gbana*, en tant que rite marquait des moments forts dans les rapports du Kako avec les ancêtres. Il se présentait à la fois comme un rite d’expiation pour les délinquants, rite de purification pour les membres de la communauté de sang, rite de réconciliation avec l’ordre cosmique et moral, un rite de réintégration du coupable dans la société et enfin un rite de purification des esprits, des cœurs et des consciences.⁵⁴ Car c’est là que les patriarches, initiés entraient en contact avec l’esprit des ancêtres afin de les implorer d’accepter auprès d’eux le défunt, malgré ses faiblesses charnelles, tout en leur demandant d’éloigner la mort qui plane au-dessus de la communauté.⁵⁵ Cependant, qu’elle était les circonstances de célébration de ce rite ?

B. Les circonstances de célébration.

La question de la célébration des rites est restée au centre de la vie spirituelle et psychique de l’homme kako. Bien qu’ayant une signification profonde, le rite du *Gbana* se célébrait en des circonstances particulières.

En effet, le rite *Gbana* se dansait à quatre principales occasions. Premièrement à la sortie triomphale des profès initiés au rite *Gbalta* ou du *Durbeng* dont on sait qu’il était une véritable école de bravoure et d’endurance, de force de caractère et de témérité, de courage et d’honneur, de sacrifice de soi pour la purification du clan, de sagesse, de vertu et de solidarité.⁵⁷

⁵³ Entretien avec M. Damboura, 58 ans, chef du canton Ngbwako, Batouri, 20-04-2016.

⁵⁴ A. Beyama Beyama, ‘L’Église catholique chez les Béti du Cameroun...’ p. 67

⁵⁵ Ibid., p. 76.

⁵⁷ ICDLY, *L’Esani dans la liturgie chrétienne*, Yaoundé, Imprimerie Saint Paul, Février 2005, p.10.

Il se célébrait aussi lors de la capture ou de l'abattage d'un fauve redouté pour ses ravages dans la contrée *Lingouè* comme un lion ou *Dila*, Un buffle ou *Ndjomo*, Une panthère ou *Ngouèy*, un gros chimpanzé ou *Gouakè*. Le *Gbana* se pratiquait aussi lors qu'il y avait décès de quelqu'un ayant droit. C'est à dire, aux personnes initiées de sexe masculin ayant marquées la société et surtout le monde des vivants par le respect des interdits ou *Mè Mbonga* pour que ce dernier soit accepté dans le monde des ancêtres, où il deviendrait comme eux, protecteur du clan encore sur terre.⁵⁸ Ce rite était aussi célébré lors qu'une victoire était remportée par le clan ou la tribu.

Par ailleurs, il faut noter que le *Gbana* pouvait se célébrer solennellement ou secrètement selon les événements. Dans le premier cas, cette danse rituelle était organisée pour narguer un fauve capturé ou abattu ou lors de l'intégration des jeunes au sein de la société. Ou encore, il était organisé pour signifier au grand public que tel défunt était un héros, un grand guerrier, un vainqueur et dont il fallait lui rendre hommage, célébrer ses exploits et vanter ses mérites. D'autre part, le *Gbana* était pratiqué secrètement lors des initiations et quand il fallait faire appel aux esprits des ancêtres, dans la forêt ou à la rivière.⁵⁹ Mais ces circonstances étaient accompagnées d'une célébration liturgique.

C. La célébration liturgique proprement dite.

Le rite *Gbana* chez les Kako débutait toujours au village ou *Djary* et s'achevait dans la forêt ou *kombo*, près d'une grande rivière *Sombou* au son des tambours. Il mettait en présence plusieurs acteurs selon la nature de la cérémonie.

En effet, lorsqu'il s'agissait du décès d'un initié par exemple, dès que la mort physique était constatée, la tradition kako recommandait aux femmes qui

⁵⁸ . Beyama Beyama, "L'Église catholique chez les Béti du Cameroun...", p. 76.

⁵⁹ Entretien Damboura M., 58 ans, chef du canton Ngbwako, Batouri, 20-04-2016 .

étaient autour du corps de fermer les yeux et la bouche du disparu. Pendant ce temps, l'annonce du décès se faisait au son d'un tam-tam spécifique appelé : tam-tam lance ou *Ndumo Mbél*. Ce tambour annonçait à tous les initiés de la localité qu'ils avaient perdu un des leurs et chacun en ce qui le concerne devait non seulement se dépêcher, mais aussi faire parvenir la nouvelle à ceux de la contée voisine.⁶¹ Dès lors, le corps était emporté dans une autre case par les initiés qui au moment opportun se chargeront de l'apprêter. Pendant ce temps, la ou les conjointes étaient mises à l'écart, entassées dans une case, nues, dépouillées de tout ornement, les cheveux au vent jusqu'à l'inhumation. L'entretien du corps était entrepris par les patriarches et les grands initiés dans le rite. Ils procédaient au lavage de la dépouille, au taillage de ses ongles, à son épilage et à son rasage, car selon la tradition, il devait s'en défaire de tous les éléments de souillure pouvant compromettre sa place au près des ancêtres.⁶² Cette séance était accompagnée de biens d'autres éléments plus profonds que seuls les initiés en savent jusqu'à nos jours.

Tandis que les patriarches apprêtaient le corps, les jeunes initiés creusaient la tombe alors que les non-initiés s'attelaient à chercher du bois pour la veillée au cours de laquelle se célébrera la première phase du *Gbana*. Il faut souligner que seuls les membres de la confrérie étaient habilités à voir le corps et du soin de la dépouille jusqu'à son inhumation n'était fait que par eux. Généralement, la dépouille ne passait pas nuit. Elle était souvent mise dans une antichambre creusée au coin de la tombe toute nue, car comme le témoigne Damboura Moïse, «le Kako est venu nu au monde, il se doit de retourner nu auprès des ancêtres.»⁶³ Preuve qu'il existe une communion étroite entre les Kako et leurs ancêtres.

⁶¹ Entretien avec J. Dihi, 77 ans Batouri, 20-12-2015.

⁶² Ibidem.

⁶³ Entretien avec M. Damboura, 58 ans, chef du canton Ngbwako, Batouri, 20-04-2016.

L'enterrement se faisait habituellement à la tombée du jour, et immédiatement les initiés apprêtaient la veillée qui débutait à la tombée de la nuit. Ne devaient prendre part à cette veillée que des personnes très âgées et les initiés. Cependant, seuls les initiés devaient exécuter la danse du *Gbana*. Danse au cours de laquelle les initiés faisaient appel à l'esprit de la forêt ou *Abilassa*, au milieu de la nuit à travers des chant et rythmes. Etaient exclus de la danse et même de la veillée les femmes ou *Gnyary*, les enfants ou *Bonbésikè*, les esclaves ou *Bla'a*, les non-initiés au rite ou *Bé Bolong*,⁶⁶ bref tous ceux qui étaient perçus comme faibles, dépourvus de dignité, de noblesse et de liberté.

Par ailleurs, la danse du *Gbana* se poursuivait pendant trois jours. Le troisième jour très tôt le matin, c'est-à-dire vers quatre heures certains initiés accompagnaient l'esprit du défunt dans la forêt en tapant sur un gong à double cloche, comme celui utilisé de nos jours dans les sociétés de l'Ouest-Cameroun. Ces initiés étaient accompagnés de enfants garçons du défunt afin qu'ils subissent les rites d'orphelinat et surtout pour qu'ils débutent leur initiation dans le *Gbana* auquel ils sont désormais attachés : (Cf. infra photo n° 1, p.38). Les enfants filles quant à elles subissaient leurs rites de purification par les grand-mères.

Qu'en était-il alors du sort réservé aux veuves ?

⁶⁶ Entretien avec M. Damboura, 58 ans, chef du canton Ngbwako, Batouri, 20-04-2016.

Photo n° 1: La célébration du rite *Gbana* à Batouri à l'ère chrétienne (18 février 2008)



Source : Archives privés de Zouambi Simon

II. Le *Kùso* ou rite du veuvage traditionnel chez les Kako.

Si la signification et les circonstances de la célébration liturgique des rites de veuvage sont généralement connues dans nombre de sociétés africaines, le veuvage traditionnel ou *Kùso* chez les Kako préchrétiens a revêtu un caractère particulier. Les premiers rites commençaient pendant la période de lamentation jusqu'à la levée complète du veuvage. Dans cette sous-partie, il sera question de présenter la signification du veuvage préchrétiens chez les Kako, ses circonstances de célébration et la célébration proprement dite.

A. La signification et les objectifs du veuvage.

Du point de vue anthropologique, et des considérations mentales collectives kako, la mort est comprise comme une transition du monde des vivants pour celui des morts. Moments religieux privilégiés, les rites funéraires étaient aussi une occasion de rassemblement et de recueillement. Car, ils permettaient au clan de confirmer son unicité entre les membres vivant et les défunts. Il s'établissait alors une circulation libre et régulière dans les deux sens.⁶⁷ C'est-à-dire une relation existante entre le monde des vivants et celui des morts. Le veuvage est donc un rite d'accompagnement du défunt, un rite de purification du veuf ou de la veuve, des orphelins et un rite de réhabilitation.

En effet, les Kako pensent que, avant la cérémonie de sortie du veuvage appelée *Mè wùgna kùso*, le double du mort continue à vivre avec eux. Quoiqu'il ne soit pas visible, sa présence se manifeste toutefois dans les songes, soit à travers les bruits inhabituels dans la maison, dans les bosquets comme dans la brousse, soit à travers la présence d'un animal totem dans le village.⁶⁸ Ce totem peut revêtir diverses formes. IL peut être chimpanzé, gorille, panthère ou un gros serpent. Ils pensent également que cet esprit du défunt continue à vivre aux alentours de la maison où il vivait avant sa mort. Il écoute tout ce que l'on dit et ne marche pas. Il n'est ni debout, ni assis, mais omniprésent. Certains pensent aussi que pendant les jours qui suivent leur enterrement, les morts vivent dans la maison où ils sont décédés.

Et, comme ils doivent revivre la vie qu'ils viennent de terminer, il va de soi qu'ils se manifestent dans les maisons qu'ils ont habités. Dans les manifestations qui prouvent la présence de ces esprits, la tradition orale kako raconte que :

⁶⁷ Entretien avec M. Damboura, 58 ans, chef du canton Ngbwako, Batouri, 20-04-2013.

⁶⁸ Ibidem.

Certains arrivent à manger leur repas. Il peut arriver que les défunts mangent réellement, non pas la partie visible des aliments, mais leur partie esthétique, subtile, inconnue de la vue physique ; mais perceptible par la clairvoyance. Nous ne devons pas oublier que dans toute nourriture physique, il y a une nourriture esthétique, facilement assimilable par les défunts. Les désincarnés peuvent visiter un restaurant du monde physique ; ils saluent les vivants et la subconscience de ceux-ci leur répond.⁷⁰

Si le double du mort peut donc se manifester au milieu des siens, c'est justement parce qu'il n'a pas encore totalement été séparé d'eux. Le veuvage servira à sceller la séparation totale avec le défunt. Toutefois, les différents rites de veuvage observé chez les Kako lorsqu'il y a décès ont pour objectifs d'assurer le départ du mort dans de bonnes conditions. Ce qui écarterait d'éventuels malheurs que le mort pourrait envoyer aux vivants s'il est mécontent. Le veuvage est donc un bien pour les vivants et pour le mort.⁷¹ Il a pour but de témoigner non seulement de l'amour que l'un des partenaires éprouvait pour l'autre, mais d'éloigner le plus le vivant de son compagnon défunt. Il permet également d'éloigner le quelconque malheur qui pourrait s'abattre sur celui qui subit le veuvage. Car, les vivants sont généralement exposés aux attaques des forces invisibles qui peuvent les affecter dans leur être, dans ce qu'ils possèdent et dans ce qu'ils entreprennent. De l'autre côté, par le rite de veuvage on "exorcisait, on libérait les vivants de cette malédiction qu'entraînait la mort d'un des leurs"⁷². Le veuvage inversait donc le processus.

⁷⁰ R, Abessolo Ella, "Pratique traditionnelle des funérailles en Israël et chez les Béti du Cameroun", Mémoire de Maîtrise en Théologie, FTPY, 1998, pp.53-54.

⁷¹ Entretien avec S.Sakabia, 56 ans, Ménagère, Batouri, 19/04/2016.

⁷² Entretien avec P. Agona, 68 ans. Tradi-praticienne, Batouri (Yoko), 10/02/2016.

Les neveux utérins du défunt qui, par ce qu'ils perdaient en ce dernier leur unique source de biens dotaux, avait le droit de rachat sur tout ce que l'oncle procédait de son vivant, y compris la femme qu'il a épousé avec la dot versée. Les sœurs du défunt tenaient aussi un rôle important dans le veuvage du fait qu'elles perdaient en cet oncle décédé leur unique raison de se marier et par conséquent, le potentiel bénéficiaire de leur dot. C'est pourquoi, en cas de perte de leur oncle et frère, les neveux utérins et les jeunes sœurs du défunt intervenaient à titre symbolique dans la réclamation du remboursement des biens par les veuves. D'où ces malversations et certains agissements sanguinaires dont les veuves étaient victimes pendant le du veuvage dans la société kako.⁷³

Outre sa signification anthropologique, psychologique et culturelle, le *kùso* chez les Kako prend aussi un aspect religieux. Dans cette nouvelle approche, il peut être considéré tantôt comme une communion d'esprits ou encore comme une thérapie. En considérant que la famille en Afrique est constituée des vivants et des morts, et qu'il n'existe pas de séparation entre eux, les Kako ont la ferme conviction que les morts, quoi qu'ils appartiennent à un monde invisible à la fois imminent et transcendant, continuent à entretenir les rapports avec les vivants. Il n'y a donc pas de différence particulière entre l'aspect spirituel et l'aspect matériel de la vie dans le passé d'un bon Kako religieux. C'est pour cette raison qu'en cas de crise ou de décès, l'on est obligé de faire recours auprès du monde transcendant des ancêtres au moyen des rites et autres cérémonies coutumières. Tant qu'on appartient encore à une famille, on ne peut pas s'exclure de ce cercle communautaire des vivants et de morts.⁷⁴

⁷³ M. Makang Ma Mbog, *Les Funérailles africaines comme psychothérapie des deuils pathologiques*, in *Psychopathologie africaine*, n° 2, vol 8, Yaoundé, 1972, p.202.

⁷⁴ Ibid.

Il y a donc une liaison cosmique communautaire entre le monde matériel des vivants et le monde spirituel des ancêtres, donc Dieu. C'est de cette fusion des deux mondes qu'est né le fantôme ou *Abilassa*.⁷⁶ Par cette participation, le Veuf ou la veuve cherche rituellement à s'identifier au mort et par là même à transcender la mort qui est pourtant très crainte et redoutée. C'est pourquoi, par la foi que le Kako nourrit aux rites, il croit à l'efficacité du veuvage traditionnel, car celui-ci est capable de canaliser les forces du défunt, reconnues supérieures à celles d'un vivant.

Le veuvage se, présente aussi comme une thérapie culturelle de l'angoisse de la mort. En effet, le veuf ou la veuve, qui se trouve sous le choc d'une séparation brusque avec son conjoint (e) peut parfois présenter des troubles psycho-physiologiques plus ou moins graves que le Professeur Makang ma Mbog qualifie de "deuil pathologique". Il souligne que " le deuil pathologique est donc en psychiatrie africaine l'angoisse spontanément irréversible, succédant à la mort d'un être aimé."⁷⁷ Cette angoisse qui semble être à l'origine des divers maux dont souffrent tôt ou tard les éplorés, surtout les femmes. Certains veufs ou veuves présentassent tantôt des tics nerveux, tantôt une amnésie sélective, une claustrophobie, une paranoïa obsessionnelle pouvant entraîner la surdité occasionnelle qui est soignée à l'indigène.⁷⁸

Toutefois, le constat qui se dégage ici est que le Kako, tout comme beaucoup d'autres peuples croit fermement en l'immortalité du double avant la célébration du rite de veuvage. Ce double est capable de prouver sa présence au milieu des siens à travers diverses manifestations dans l'espace. C'est pourquoi, la cérémonie du rite de veuvage nécessite des circonstances de célébration particulière.

⁷⁶ Entretien avec P. Agona, 68 ans. Tradi-praticienne, Batouri (Yoko), 10/02/2016.

⁷⁷ M. Makang Ma Mbog, "Les Funérailles africaines...", p. 204.

⁷⁸ Ibid.

B. Les circonstances de célébration.

Les circonstances de la célébration du veuvage préchrétien kako ou *Kùso* étaient entourées de mystères. Le veuvage en effet se passait au village et débutait dès l'annonce du décès d'un des conjoints. Car on devenait veuf ou veuve dès la mort de son partenaire. À partir de ce moment, commençaient les brimades. Mais en grande partie, les rites proprement dits débutaient le lendemain de l'enterrement, très tôt le matin. Le veuvage traditionnel chez les Kako pouvait durer plusieurs mois, un an et même plus selon l'entente le conjoint (e) éprouvé et sa belle-famille. Plusieurs autres phases meublaient les circonstances de la célébration du *Kùso*.⁸⁰

Il s'agissait de la phase de services et de vexation du veuf ou de la veuve. Celle-ci débutait d'abord de l'annonce du décès à l'enterrement, et en suite du lendemain de l'inhumation à la levée complète du veuvage. C'est donc dans ces circonstances émaillées d'inquiétude, de peur, d'angoisse et de découragement que devait se dérouler les rituels du *Kùso*.⁸¹ Ainsi, le veuf ou la veuve devait s'armer de beaucoup de courage, à chasser la peur qui l'abrite pour franchir cette pénible étape de veuvage afin qu'il (elle) poursuive plus tard sa vie ordinaire. C'est pourquoi les Kako préchrétiens faisaient obligatoirement recours à la pratique du veuvage.

C. La célébration proprement dite.

Le veuvage chez les Kako commençait dès l'annonce du décès. Dans la pratique, il y a des interdits et des secrets que le veuf ou la veuve devait respecter et garder jusqu'à la fin de ses jours sur terre. Par ailleurs, au point de vue social la mort est considérée comme la séparation entre deux individus. Il est l'inverse du mariage qui est l'union de ceux-ci.⁸²

⁸⁰ Entretien avec B. Mbarly, 63 ans, Ménagère, Batouri, 17-08-2015.

⁸¹ Ibidem.

⁸² Ibidem.

Le veuvage apparaît donc comme une institution inverse de celle du mariage.

En effet, lors d'un mariage, on distingue une double circulation des biens qui servaient à authentifier les liens du mariage. En d'autres termes, la dot que l'on versait généralement à la famille de la fille, servait pour épouser aussi une autre fille à son frère aîné. Au moment de l'annonce du décès le veuf ou la veuve gardait sur lui les vêtements qu'il portait et dont il ne pouvait les enlever qu'après avoir subi les premiers rites de purification. Le veuvage proprement dit commençait le lendemain, après la tenue de l'arbre à palabre.⁸³ Généralement, les belles sœurs ou *Bé Ndjary* et les neveux ou *Bé Ndayé* du défunt faisaient subir tout genre d'épreuve et de sévices au veuf ou à la veuve. Ce dernier ou cette dernière était oint de cendre et de boue, et passait la journée sous le soleil. Si c'était une femme qui venait de perdre son mari, elle était couverte de toutes sortes d'injures et d'accusations.⁸⁴ Elle devait reconnaître quelques-unes de ces accusations, notamment celle qui l'index d'être à l'origine de la mort de son époux. Par la suite, on aspergeait de l'eau pimentée sur elle. Quelque fois elle était réconfortée par les parents, amis et anciennes veuves qui, très souvent, apportaient des présents en nature en vue de l'acquitter des droits coutumiers de dédommagement, exigés par les *Ndjary*, afin d'apaiser leur colère pour que ces dernières puissent procéder à la levée des sanctions.⁸⁵ Il est important de souligner que la durée du veuvage chez les Kako préchrétiens allait d'un à trois ans.

Ainsi voici quelques épreuves du veuvage. Chaque veuve devait faire le tour de la cour au pas de course, portant sur sa tête un bananier dont les feuilles pendaient à même le sol.

⁸³ Entretien avec B. Mbarly, 63 ans, Ménagère, Batouri, 17-08-2015.

⁸⁴ Ibidem.

⁸⁵ Ibidem.

Les belles sœurs essayaient de la retenir ou de la faire tomber en tirant sur les feuilles ou en marchant dessus, tout en la frappant avec les nervures de bananier.

Aussi, la veuve ou le veuf n'avait pas le droit de se laver pendant neuf jours. Il ou elle devait se coucher sur des morceaux de bambous très durs ou sur de grosses écorces d'arbre, qui, très souvent, lui faisait mal aux côtes. Il ou elle devait se coucher sur des morceaux de bambous très durs ou sur de grosses écorces d'arbre, qui très souvent, lui faisait mal aux cotes. La veuve n'avait pas le droit de faire le ménage tandis que le veuf lui aussi était exempt de tous travaux et ne devait sortir pendant neuf jours.

D'où l'assistance de la veuve initiatrice. Leur guide était tenu de les accompagner partout et se mettait toujours au-devant de la scène pour leur montrer ce qu'il y avait à faire. Le veuf ou la veuve n'avait le droit de saluer personne de la main et ne devait entretenir aucune relation sexuelle pendant tout la période du veuvage.⁸⁸

Ainsi, le neuvième jour après l'inhumation, représentait le jour de la levée de la première phase du veuvage, c'est-à-dire de la phase de la cessation des brimades. Celle-ci était marquée par les rites de purification. Très tôt le matin, vers 5 heures, le veuf ou la veuve était conduit dans une rivière par un collègue d'anciennes veuves, sous le contrôle de la veuve initiatrice. Rivière dont il ne traverserait plus jamais de toute sa vie terrestre.

La veuve initiatrice dépouillait le veuf ou la veuve de ses vêtements qu'il portait pendant le deuil et les enterrait soit dans le marécage ou les jetait dans la rivière pour que celle-ci emporte toute la malédiction causée par la mort.

⁸⁸ Entretien avec B. Mbarly, 63 ans, Ménagère, Batouri, 17-08-2015.

Au sortir de l'eau, le ou la concerné était soigneusement rasé par les belles sœurs, oint d'huile de palmistes, ongles taillées et de noir vêtu.⁸⁹

Par ailleurs, sur le chemin du retour au village, le veuf ou la veuve ne devait se retourner. Le collègue des anciennes veuves mettait du sable dans laalebasse, qu'il mélangeait avec des feuilles amères *Ndorù*. Le veuf ou la veuve devrait ainsi asperger ce mélange partout où il était passé avec son conjoint(e). L'arrivée au village était très souvent ponctuée de youyous et de remise des cadeaux à celui qui subit le veuvage. Ces présents étaient généralement constitués de savon, lampe tempête, lit, vêtements noirs, natte, etc. Toutefois, la lampe permettait au veuf ou à la veuve de s'éclairer pour ne pas être dérangé par l'esprit de son conjoint. Désormais, le veuf ou la veuve devrait observer plusieurs interdits pendant la durée du veuvage. Il ne devait pas se tailler les ongles, ni se raser, ni entretenir des rapports sexuels ou faire des rêves érotiques. Il ne devait changer la couleur du vêtement et devait porter le deuil pendant toute la période qu'on lui aura prescrite.⁹⁰ Après un an ou trois années d'observation de ces interdits, venait le jour de la levée du veuvage appelé *Sina kuso*. La veille au soir, se réunissaient d'abord les deux familles pour apprêter la cérémonie du lendemain. Tôt le matin, la belle-famille venait oindre le veuf ou la veuve d'huile de palmistes avant de le conduire à la rivière.

Dès lors commence la seconde phase de purification. Le veuf ou la veuve subissait le même rite de purification que celui du départ, mais à la seule différence qu'après l'avoir habillé de nouveaux vêtements, on lui remet la corde que l'on avait enlevée des hanches du défunt avant son inhumation. Cette corde lui permet d'avoir une ouverture de chance.

Celle-ci pouvait aussi être une source de polémique, de blocage ou punition pour le conjoint s'il n'y avait pas entente entre le veuf ou la veuve et sa belle-famille.

⁸⁹ Entretien avec M. Somba, 32 ans, coiffeuse, Batouri, 19/04/2016.

⁹⁰ Ibidem.

Telles sont les lamentations de Zouambi Simon lors qu'il affirme que sa "vie sombre dans la souffrance et le malheur depuis vingt ans à cause de cette fameuse corde qui lui a été refusée par sa belle-famille."⁹¹ Sur le chemin du retour il était strictement interdit au veuf ou à la veuve de se retourner.⁹² Arrivée au village, le veuf ou la veuve était accueilli au son des tambours. Ce dernier devait simuler publiquement et six fois une scène de masturbation pour se libérer définitivement de l'esprit de son conjoint(e). Cette simulation devrait être mise dans des conditions réelles une seule fois quelques temps après avec une partenaire sur laquelle il ne passerait plus jamais.⁹³ Par la suite venait le moment de la remise des cadeaux et du repas ou *Mèdié Sina kùso* offert pour cette circonstance. Toutefois, si ces rites avaient été faits ailleurs, l'intéressé avait obligation de venir les reprendre au village. D'où, l'importance de la pratique du veuvage traditionnel.

Quoi qu'il en soit, toutes ces brimades observées dans le rituel du veuvage avaient leur signification, leur sens et leur place dans la société kako préchrétienne. Elles visaient à armer le veuf ou la veuve de beaucoup de courage et chasser la peur qui était en lui. Il fallait donc qu'il (elle) "souffrir pour sauver, se racheter en vue de sa libération et celle de sa génération".⁹⁴

Cependant, l'originalité de ces rites traditionnels va se heurter au christianisme arrivant. En réalité, on va entrer dans une phase où le rite inculturé sera dénaturé, parce que dépouillé de ses éléments constitutifs essentiels. C'est en ce sens que l'inculturation des rites kako, telle qu'entreprise par la classe cléricale semble à un retour à l'acculturation.⁹⁵

⁹¹ Entretien avec B. Mbarly, 63 ans, Ménagère, Batouri, 17-08-2015.

⁹² Entretien avec S. Zouambi, 70 ans, Cultivateur, Batouri (Bokoto), 13-08-2015.

⁹³ Ibidem.

⁹⁴ Entretien avec D.Zandre Ndjeoua, 56 ans, prêtre, Ndélélé, 27/08/2015

⁹⁵ Entretien avec F.Ambassa Ndjido, 58 ans, Evêque du diocèse de Batouri, Batouri, 22/08/2015

CHAPITRE III : RENCONTRE ENTRE LES RITES KAKO ET L'ÉGLISE CATHOLIQUE : DE LA LOGIQUE MISSIONNAIRE DE DIABOLISATION AU DIALOGUE

La conversion des populations africaines, asiatiques, latino-américaines et surtout celle des Kako (1929 – 1961) au christianisme a toujours été considérée comme une voie de modernisation dans la civilisation traditionnelle.⁹⁶ Les conversions dites de “ masse” ont certes été la règle, mais sont par la suite devenues des sujets de controverse entre la société traditionnelle et la nouvelle religion arrivante, le christianisme. Dans ce chapitre, il est question de présenter le choc entre le christianisme et les rites kako, ensuite donner les raisons qui expliquent un début de dialogue.

I- Une rencontre sous fond de diabolisation des rites locaux.

Avant l'arrivée du christianisme catholique, les kako mettaient en relation le monde visible et le monde invisible. Cet univers culturel et religieux était fondamentalement homogène et un moyen d'expression du culturel et du religieux, faisant ressortir la place des ancêtres, leur tradition et leurs nombreux rites. La manière du Kako de célébrer l'Être Suprême, Dieu n'a pas été totalement différente de celle à lui proposée par le christianisme. Or la logique des premiers missionnaires semble contraire à la religion traditionnelle, car se focalisant sur l'esprit au détriment du corps.

⁹⁶ G.M, Ondobo Mbassi, “l'Exhortation apostolique...”, p.1.

A- Des préjugés à la diabolisation

Les rites kako avaient été considérés par les premiers missionnaires comme des pratiques sataniques qui n'obéissaient pas à l'évangile de Jésus Christ. Par conséquent ils relevaient de l'utopie, de la sorcellerie. En réalité, le christianisme a procédé à un rejet systématique et à une diabolisation des valeurs culturelles locales au point où le christianisme catholique était vu par l'évangélisé comme une religion étrangère. En outre, la nouvelle religion telle qu'enseignée par le missionnaire semble, contraire à la religion traditionnelle.

De tous les rites traditionnels kako, ceux principalement visés par les missionnaires étaient le *Gbalta*, *Gbana* ou encore le *Kùso*. En effet, ces rites étaient des rites d'expiration et de purification. Il y avait une similitude de fond et une convergence idéologique entre ces rites traditionnels kako et le christianisme, comme le dit Philippe Laburthe Tobra pour qui :

Le christianisme, surtout sous la figure du catholicisme présente des traits bien communs avec la vieille religion... Les illustrations sont nombreuses qui le démontre à suffisance : d'abord le christianisme est centré sur le sacrifice du christ, innocent qui prend sur lui tout le péché du monde en se substituant aux hommes criminels pour mourir à leur lace en leur donnant la vie en échange de la mort... Les rituels d'évacuation du mal n'étaient pas de sicuples purifications comme on le trouve partout, mais des réelles expirations par la souffrance, des punitions destinées à satisfaire des invisibles conçus comme des justiciers vengeurs.⁹⁷

Cette perception se justifie également dans la conviction du kako préchrétien vis-à-vis du *Gbalta*, *Gbana* ou encore du *kùso* qui se trouve au centre des autres rituels. Ces rites ont établi des similitudes entre la religion traditionnelle kako et le christianisme. Le veuvage ou *Kùso* par exemple est un rite de purification, de réconciliation et de réintégration du veuf ou de la veuve au sein de la communauté. En ce qui concerne le *Gbana*, à partir de ce précède que ce rite, à l'instar des autres rites kako trouve sa raison d'être dans sa signification (Cf. supra, Chap. II, p. 29.) C'était un rite de réparation de la faute

⁹⁷ G.M, Ondobo Mbassi, "l'Exhortation apostolique...", p.1.

commise et de réconciliation entre le fautif ou pécheur et la communauté d'une part et des ancêtres d'autre part, donc Dieu.⁹⁸ La pénitence qui en découle permettait au fautif de se raviser. On peut donc dire à partir de là religion préchrétienne kako ne condamnait pas, mais cherchait plutôt à sanctionner et à réintégrer le malfaiteur dans la société. Ce qui peut être semblable à la rédemption que proclame la foi chrétienne, à la seule différence que le pardon dans la religion préchrétienne kako semblait dissuasif. La morale chrétienne présente bien des aspects similaires à la religion traditionnelles du point de vue des usages et des interdits qui réglementent la vie sociale au sein de la lignée : défense de tuer, de voler, de déshonorer ses parents, de mentir, etc, se trouve justifier dans les neuf commandements préchrétiens des kako (Cf. supra chap. I). Mais le catholicisme sous son couvert missionnaire n'a pas tenu compte de ces valeurs traditionnelles. Ils ont procédé plus tôt à la diabolisation des rites. C'est pourquoi, ils vont engager une guerre sans merci contre ces rites.

B- Une croisade contre les rites kako

La religion préchrétienne kako était fondamentalement basée sur la célébration et la pratique des rites, car elle était une religion au sein de laquelle les solutions aux problèmes dus aux maladies, à la transgression des interdits ou le bonheur ne se faisaient pas attendre. Parmi les rites les plus contestés, le *Gbana* et surtout le *Kùso* n'ont pas échappés à la croisade missionnaire.

En effet c'est de la chapelle catholique Saint Martin de Batouri (Cf. Infra photo n° 2, p. 51) construite entre 1933 et 1938, et inaugurée le 10 Septembre 1938 que les missionnaires spiritains de cette époque, ont lancé une croisade sans merci contre les rites locaux dès leur installation à Batouri en 1933. (cf. infra photo n°2, p. 51).

⁹⁸ Entretien avec S.Zouambi, 70 ans , Cultivateur , Batouri (Bokoto),13/08/2015.

Photo n° 2: Paroisse Saint Martin de Batouri, 10 septembre 1938



Source : photo réalisée par nous-même, Batouri le 20 Avril 2016.

Les pères Willem et Schwartz ciblèrent en première position le *Gbana* et ensuite le *Kùso*, car le premier était un rite d'expiation encas d'homicide et le second un rite de purification. En se basant sur les écrits des historiens allemands, certains chercheurs ont démontré que le rite d'homicide *Gbana* chez les kako et le *Tso'o* chez les Bété avait été "la première cible du catholicisme naissant".⁹⁹ Car, il avait certains des similitudes avec des rites pratiqués dans la bible. Ces éléments de convergence trouvent leur justification dans Genèse 4-,12 où se trouve relever pour la première fois le péché fratricide de Caïn, la colère de Dieu et la malédiction qui s'en suit. Caïn et sa descendance sont maudis, et le monde divisé en fils de la malédiction et en fils de Dieu. Pour réhabiliter l'homme " Dieu a envoyé son fils en holocauste".¹⁰⁰ il était donc impératif de faire recours à la pratique d'expiation des péchés commis.

En 1938 le poste secondaire de Batouri est transformé en paroisse avec la construction de la grande église Saint Martin (cf. infra photo n°1). Les spiritains Dietrich, Zegers, Jager, Glaudmans et Van der Zalm avaient conservé la même

⁹⁹ A.Beyama Beyama, "L'Eglise catholique chez les Bétés du Cameroun...", p.139.

¹⁰⁰ L.Bauvineau, *Histoire de l'Eglise...*, p.35.

logique de leurs prédécesseurs.¹⁰¹ Mais cette fois, ils vont s'attaquer au rite de veuvage. Ces missionnaires avaient condamné avec fermeté le veuvage traditionnel sous prétexte que les souffrances endurées par le veuf et surtout la veuve au cours e la pratique de ce rite étaient contraires à l'évangile du christ, car ce rite portait atteinte à la dignité humaine.¹⁰² Par conséquent, il fallait le bannir. Cette posture avait entraîné des controverses au sein de la société de 1933 à 1961 entre les adeptes de la religion traditionnelle garants des us et coutumes et les missionnaires catholiques. Car ces derniers, depuis leur arrivée n'avaient rien compris des objectifs et de la signification profonde des rites kako.

En tout était de cause, ils ont procédé au rejet systématique et la diabolisation totale des valeurs culturelles locales au point ou le christianisme a été perçu par le kako comme une religion étrangère. En outre, le catholicisme arrivant tel qu'enseigné par les missionnaires était contraire à la religion traditionnelle kako. Les cérémonies religieuses devaient donc être combattues à fond par ces derniers. Il, fallait chercher les voies et moyens pour décourager les adeptes et pratiquants des rites traditionnels. De ce fait, les missionnaires qui avaient bien compris le processus ficelaient des techniques pour mettre en mal tous ceux qui croyaient en la réalité et à l'efficacité des rites.¹⁰⁴ Cette méthode consistait à raconter tous les secrets rituels aux femmes et aux enfants ainsi qu'aux non-initiés. La lutte engagée contre les rites kako par les missionnaires spiritains se voulait être totale, par ce que respectant les consignes données par la circulaire n^o 106 du 1^{er} Novembre 1942 de Mgr. Graffin, alors évêque du vicariat apostolique de Yaoundé. Il rappelait à tous ses collaborateurs que toutes les danses et pratiques rituelles son mauvaises et déshonorantes¹⁰⁵ “Seuls les

¹⁰¹Bauvineau, *Histoire de l'Eglise...*, p. 35.

¹⁰² Ibid.

¹⁰⁴ A. Beyama Beyama, "L'Eglise catholique chez les Bétis du Cameroun...", p.139.

¹⁰⁵ Ibid.

chants grégoriens avaient droit dans l'Église'',¹⁰⁶ même si ses paroles en latin posaient un problème de compréhension du message véhiculé aux fidèles en majorités analphabètes.¹⁰⁷ Dans cette lutte institutionnelle contre les rites traditionnels, l'évêque rappelle à ses collaborateurs par la circulaire n° 111 du 23 mai 1945 de réagir contre les coutumes locales.¹⁰⁸ Ces décisions ont été appliquées de manière systématique sur le terrain, jusqu'aux coins les plus reculés du Cameroun et surtout chez les Kako.

Toutefois, la diabolisation des rites par les missionnaires avait été une réalité dans tout le Cameroun et surtout chez les kako de la Kadéy et a été perceptible sur la longue durée et n'avait pas manqué d'explication. En réalité, les rites traditionnels kako et surtout ceux funéraires du *Gbana* et *Kùso* ont pris un grand coup par les missionnaires. Cela s'est aussi justifié par l'emploi des méthodes efficaces, consistant à la formation et à l'utilisation des catéchistes locaux dans les œuvres pastorales de conversion des Kako. Cette logique missionnaire, ayant occasionné des controverses dans les sociétés traditionnelles africaines et surtout chez les Kako a conduit à un dialogue au sein de l'Église entre 1933 et 1961.

II- LES RAISONS D'UN DEBUT DE DIALOGUE

Le caractère iconoclaste du catholicisme arrivant vis-à-vis a créé une confusion au sein de la société kako entre les patriarches, garants des traditions et les missionnaires. Cette situation aux raisons multiples va conduire à un début de dialogue entre 1938 et 1961.

¹⁰⁶ A. Beyama Beyama, 'L'Église catholique chez les Bété du Cameroun...', p. 143.

¹⁰⁷ Ibid.

¹⁰⁸ Ibid.

A- Les facteurs endogènes ou raisons pastorales

L'arrivée du christianisme catholique chez les kako de la kadéy entre 1929 et 1933 a entraîné des conversions.

En effet, il faut noter que lors des premières visites pastorales à Batouri de Mgr. Graffin, du père Willem et Mgr Vogt, le terrain avait déjà été balisé par le travail de leurs catéchistes envoyés. Puis Ottou et Jean Kako¹¹⁰ C'est ainsi que pendant la visite pastorale du 07 mai 1933 Mgr Graffin donne la confirmation à 133 baptisés.¹¹¹ L'une des raisons qui explique également cette conversion, massive des kako au christianisme était la recherche de l'intérêt.

Car les missionnaires, servant de pont entre l'administration et les indigènes accordaient à ces derniers aux chrétiens quelque faveurs d'ordre matériel. L'Eglise, apparaissant comme un levier d'insertion dans l'administration coloniale avait pour rôle d'éduquer les hommes afin de qu'ils servent cette administration.

D'autre part, le prêtre s'était fait l'image d'une personne extraordinaire, incarnant tous les mystères et ayant un pouvoir suprême. Il menaçait d'envoyer qui il voulait en enfer. Les missionnaires avaient installé un sentiment de frailleur dans la mentalité du kako. Car ces derniers, en racinés dans la pratique de leurs rites et sachant la puissance et l'impact que les fétiches avaient sur eux se sont trouvés dans la contrainte de se convertir au catholicisme. C'est ainsi que les kako avaient transférées la crainte d féticheur sur la personne du prêtre. Tel fut le cas de Grégoire Bary, chef supérieur des kako qui se convertit au christianisme catholique avant sa mort le 27 mai 1957 à Batouri.¹¹³ Le chef Bary en sa qualité de détenteur des pouvoirs traditionnels et grand maître des

¹¹⁰ L. Bauvineau, "*Histoire de l'Eglise...*", p. 48.

¹¹¹ Ibid.

¹¹³ L. Bauvineau, "*Histoire de l'Eglise...*", p. 141.

sociétés secrètes kako montre à son peuple que le missionnaire était l'homme avec qui il fallait ouvrir le dialogue.

Au-delà des raisons évoquées ci-dessus, les kako bien qu'ayant la conviction d'avoir une autre vie auprès des ancêtres après la mort avaient le mythe du blanc. Car pour eux les ancêtres prenaient une apparence blanche après la mort. De ce fait, il fallait avoir une crainte du missionnaire blanc. Il fallait donc l'écouter, lui vouer un culte de personnalité et lui obéir. C'est dans cet esprit de confusion que les kako se sont convertis au catholicisme. En outre, les kako avaient une grande admiration de la célébration liturgique des missionnaires catholiques. Ce qui suscitait cette admiration était le rituel du

culte à savoir : l'usage des bougie, de la croix, du calice, de l'encensoir, etc. L'autre aspect remarquable qui émerveillait le kako était la clarté des vêtements du prêtre (soutane, chasuble, étole etc) et surtout la manière de vivre. Telle est la remarque faite par Jean Paul Messina pour qui :

Les richesses de l'Eglise et le mode de vie du prêtre blanc faisait du catholicisme une religion que promettait un avenir meilleur... La conversion était devenue donc une option où l'on abandonnait une chose pour une autre qu'on a jugé meilleure et supérieure.¹¹⁴

Toutefois, il importe de retenir de ces facteurs endogènes sus-évoqués que les kako ont accepté de se convertir au christianisme catholique soit par intérêt, par crainte ou même par admiration. L'évangélisation des Kako s'est soldée par des conversions massives au christianisme catholique. Cette volonté de conversion des Kako au catholicisme s'était manifesté dans leur esprit d'ouverture à l'apport étranger afin d'augmenter leur capital vie. Ainsi, il faut noter que la conversion massive des Kako au catholicisme arrivant n'était pas due à une contrainte. Car, à l'arrivée des premiers missionnaires, ils ont pris le temps d'observer la nouvelle religion, et ils se sont rendu compte que la philosophie prônée par cette dernière avait des similitudes avec leur croyance.

¹¹⁴ J.P. Messina, *Christianisme et quête d'identité en Afrique*, Yaoundé, Edition Clé, 1999, p. 94, Cité par T.M. Kanse Mama, " L'Univers culturel des Béti du Centre-Cameroun..." , p. 51.

B- Les facteurs exogènes : Le concile Vatican II et ses conséquences

Avant Vatican II, en 1964, certains souverains pontifes avaient manifesté leur volonté à œuvrer pour l'inculturation des cultures et traditions africaine. Tel a été le cas par exemple des papes Benoît XV, Pie XI, Pie XII et Jean XXIII. Leur vision du changement des perspectives missionnaires dans l'attention portée aux cultures locales d'Afrique et d'ailleurs s'est manifestées dans les années 20. Sous ces souverains pontifes, on assiste également à la naissance d'un nouveau vocable qu'ils nommeront plus tard inculturation.¹¹⁵

Car pour ces derniers, l'urgence était née d'adopter une pastorale de proximité en invitant les missionnaires à s'adapter aux coutumes et mœurs de ceux à qui on apporte l'évangile du christ. A ce titre, Benoît XV déclare :

Gardez-vous de tout effort et de tout conseil à ces peuples, pour leur faire changer leurs rites et leurs mœurs pourvu qu'elle ne soit pas ouvertement contraire à la religion et aux bonnes mœurs... Aussi, ne comparez jamais les usages de ce peuple avec les usages européens ; bien au contraire, habituez-vous y avec une grande diligence...¹¹⁷

Au regard de cette première volonté d'inculturation des rites, doit-on penser que Vatican II a été une tribune en faveur de l'évangélisation des rites ?

1- Des résolutions conciliaires en faveur de l'évangélisation des rites.

Benoît XV et ses successeurs avaient posé des bases de l'inculturation au sein de l'Eglise catholique romaine. Le concile Vatican en se saisissant de la question a recadré le débat dans le sens de l'innovation.

En effet, le concile Vatican II ayant fait de la question d'inculturation des rites une priorité, avait été convoqué à la demande du pape Jean XXIII en octobre 1962, et a été achevé en Décembre 1965 par le souverain Pontife Paul VI. Ce concile avait réuni 150 évêques asiatiques et Africains. Les discussions conciliaires étaient centrées d'une part sur la place centrale des jeunes églises

¹¹⁵ J.P. Messina, "*Christianisme et quête d'identité en Afrique*", p. 51.

¹¹⁷ A. Beyama Beyama, "L'Eglise catholique romaine et l'inculturation"p. 49.

dans le décret missionnaire, la réalité de la pluralité des communautés locales, la promotion de l'homme et de la justice, la quête de l'unité des Eglises, le dialogue interreligieux et surtout la recherche sur la nouvelle inculturation de la foi. Dans ce sens, Jean Scheur pense que

L'inculturation est le processus par lequel la vie et le message chrétien s'insèrent dans une culture particulière, s'incarnent pour ainsi dire dans une communauté culturelle, une société donnée, et y prennent ci bien racine qu'ils produisent de nouvelles richesses, des formes inédites de pensées, d'action et de célébration.¹¹⁸

Les pères conciliaires avaient porté une attention particulière sur la recherche sur la nouvelle inculturation de la foi. Selon eux, la culture doit désormais être au centre de la foi. Il était question ici, de prendre en compte les valeurs des autres peuples, de les purifier et de les intégrer dans l'Eglise. Durant Vatican II, les suggestions faites avaient été à l'origine d'une pastorale sociale et spirituelle telle que pensée par le clergé africain. Le concile a également évoqué la réticence des Africains à la conversion au christianisme. Dans ce sens, Kä Mana pense que Vatican II représentait une sorte de reconnaissance officielle de la parole chrétienne Africaine dans celle universelles.

D'autres résolutions prises par le concile étaient la réorientation de la doctrine ancienne d'une façon nouvelle, l'invitation des chrétiens à interpréter les langues du temps présent et à les juger, la prise en compte par l'Eglise de toutes les cultures, etc. L'inculturation se preste donc comme une "christianisation" qui implique nécessairement une purification de la culture de l'homme et partant du Kako afin de n'en retenir que des éléments essentiels. Pour Jean Paul II, "L'inculturation est une incarnation du christianisme dans une aire donnée et la foi chrétienne une bonne nouvelle pour chaque peuple."¹²⁰

Toutefois, le concile Vatican II a constitué une phase importante dans le processus d'inculturation surtout en Afrique. Il avait proposé non seulement la

¹¹⁸ Entretien avec Mgr. F. Ambassa Djodo, 58 ans, évêque du diocèse de Batouri, Batouri, 22/08/2015

¹²⁰ A. Beyama Beyama, "L'Eglise catholique romaine et l'inculturation...", p.37.

doctrine ancienne d'une façon nouvelle, mais enrichit aussi à l'art et à la manière de poursuivre le travail. Ce concile avait présenté systématiquement l'ensemble du processus d'inculturation en donnant de nouvelles orientations pastorales. Ainsi, l'Église se devait de faire globalement appel à toutes les cultures et rechercher à apporter des éléments nouveaux dans la vie de l'homme ; de tel enseigne que l'évangile du Christ unisse l'humanité tout entière. Il a été une occasion "d'affirmation de soi"¹²¹ qui allait enrichir l'Église catholique à partir de multiples centres d'initiation et de plusieurs paroles de réflexion et de créativité. Vatican II a ouvert des voies à de nouvelles pistes, à la nouvelle quête ou l'Afrique allait s'engager pour se faire connaître comme une nouvelle partie du Christ. Dans ce sens, Ka Man explique que "Le concile de Vatican II est sans aucun doute l'événement majeur qui a donné la vie de l'Église catholique en ce siècle et le destin de l'Église africaine dans ses quêtes essentielles"¹²².

Dans cette nouvelle quête de l'Église africaine figure l'intégration effective des cultures africaines dans l'Église. Au Cameroun par exemple, cette volonté d'inculturation va se traduire aussi par la nomination du premier archevêque autochtone : Mgr Jean Zoa. Cet élan s'est poursuivi en 1974 avec la convocation du premier synode post-consulaire par Paul VI. À la fin de ce synode, il publia son exhortation *Evangelii Nuntiandi* qui visait à approfondir des recherches pour l'inculturation des cultures et rites dans l'Église locales. Cette exhortation apporte un changement véritable pour ces Églises. Ainsi, Jean Paul II va créer en 1982 un pontificat de la culture et le dialogue avec la culture. Cela va aboutir à la tenue en 1994 du synode africain et à la publication en 1995 des résultats de ce synode en forme de document : *Ecclesia in Africa* marquant ainsi la canonisation de la culture et des rites. Cela va se concrétiser dans l'archidiocèse de Yaoundé par la célébration de l'*Esani* le

¹²¹ A. Beyama Beyama, "L'Église catholique romaine et l'inculturation...", p.39.

¹²² Ibid.

vendredi saint comme le présente la photo ci-dessous. Cependant, comment le diocèse de Batouri a-t-il reçu Vatican II ?

2-La réception du concile par le diocèse de Batouri.

Le concile Vatican II avait tiré la sonnette d'alarme en adoptant l'inculturation de la foi au sein de l'Eglise universelle. Ce vaste mouvement de changement a eu une grande portée à travers le monde, dans les Eglises d'Afrique et du Cameroun, mais aussi dans le diocèse de Batouri.

Créé en février 1994, le diocèse de Batouri a eu pour premier évêque l'un de ses anciens prêtre (1981-1991) Mgr. Roger Pirrene. La création de ce diocèse par le Pape Jean Paul II, le sacre de cet évêque coïncide avec la convocation du synode Africain de 1994.¹²³ Il faut noter tout de même que ce synode de l'espoir au sujet de l'inculturation n'est que l'aboutissement du processus d'inculturation affirmé depuis Vatican II.

Les résolutions des conciles et synodes n'ont pas eu un impact majeur da le diocèse de Batouri à cause du manque d'hommes chargés de les appliquer et d'un environnement favorable. Après la publication de son *Ecclesia in Africa*, le souci du pape Jean Paul II était de rendre effective l'inculturation. C'est ainsi que le pape, dans son discours aux évêques du Cameroun en 1999, félicite les efforts réalisés par leurs diocèses pour inculturer la foi. Il rappelle aux évêques le but de l'inculturation et la nécessité qu'il y'a à la poursuivre avec persévérance. Il instruit enfin chacun des évêques de mettre en place une "authentique pastorale du monde de la culture" décisive pour l'annonce de l'évangile dans la société.

En outre, dans sa bataille pour "l'Eglise en Afrique", le pape va multiplier des visites en Afrique. L'œuvre de Jean Paul II, dans sa lutte pour l'inculturation, ne saurait être exhaustive. Toutefois, son langage ferme et ses

¹²³ L. Bauvineau, "Histoire de l'Eglise...", p. 52.

actes concrets ont permis l'accélération du processus d'inculturation, particulièrement en Afrique. À sa mort en 2005, sa vision de "l'Église en Afrique et sa mission évangélisatrice", si elle n'avait pas totalement été réalisée, avait tout au moins fait son chemin. Sous d'autres appellations, l'inculturation, timidement mais progressivement, va prendre corps dans l'Église, si le processus est véritablement déclenché par Vatican II, il connaîtra une accélération particulière avec le pape Jean Paul II. Le Cameroun en général et le diocèse de Batouri en particulier n'allait pas rester en marge de ce grand changement dans l'Église. Le concile Vatican II, adoptant l'inculturation de la foi, avait donné le ton au processus.

C'est pourquoi le premier évêque et ses successeurs ; Samuel Kléda et Faustin Ambassa Ndjodo vont publier à partir de 2002 et 2012 un plan pastoral portant sur de nombreux secteurs : la catéchèse avec des réunions bimensuelles pour les formateurs ; la famille, les vocations, les ministères des prêtres, les jeunes, la vie matérielle de l'Église, la promotion humaine, etc. C'est en marquant cette volonté d'inculturation telle que pensée à Vatican II et *Ecclesia in Africa* que les deux deniers évêques ont organisé trois synodes diocésains. Le premier en 2005, le second en 2012 et le dernier en 2014, donnant ainsi une nouvelle orientation pastorale. Ici, il s'agit d'adapter la pastorale aux réalités locales, en appliquant une pastorale de proximité. C'est-à-dire à mettre les chrétiens kako au centre de la foi en intégrant les éléments positifs de leurs rites dans la liturgie.

Toutefois il relève que cette liturgie doit être originale comme celle pratiquée dans les autres diocèses. Il insiste enfin sur la nécessité et l'urgence de l'inculturation telle annoncée par le pape Jean Paul II en 1995 au synode d'espérance des évêques. À la suite de cette annonce un important document servant de guide d'outil de travail a été mis sur pied par les évêques de Batouri au cours des Synodes diocésain de 2015 et de 2010. Les évêques se sont

appuyés sur le programme de l'église en Afrique publié par le Pape Jean Paul II au sujet de Exhortation apostolique post-synodal *Ecclesia in Africa* adressé aux évêques, aux prêtres, aux diacres, aux religieux et religieuses à tous les fidèles laïcs de l'Église en Afrique et sa mission en l'an 2000.¹²⁴

En un mot l'inculturation englobe tous les domaines de la vie. Elle est aussi une tâche difficile et délicate parce que mettant en jeu la fidélité de l'Église à l'Évangile et la tradition apostolique dans une évolution constante des cultures. Au regard des rapides changements culturels les Églises devront travailler à un processus d'inculturation toujours renouvelée en respectant la compatibilité avec le message chrétiens et la communion avec l'Église Universelle.¹²⁵ Il s'agit en réalité d'un tournant qui s'impose aussi dans le diocèse Kako.

Au regard de ce qui précède, la rencontre entre les rites kako et le christianisme catholique est partie de la controverse missionnaire de diabolisation à un début de dialogue. Toutefois, il ressort que de Vatican II à la convocation du synode Africain en 1994, les responsables diocésains n'ont pas mis sur pied des méthodes pastorales adaptées au centre afin d'impulser une inculturation repensée et fiable. En interprétant les textes conciliaires, ils se sont retrouvés dans une controverse entre l'Église, la nouvelle évangélisation et l'évangélisation des cultures.¹²⁷ Cette controverse a été relevée aussi dans le diocèse de Batouri, contrairement à l'archidiocèse de Yaoundé.

¹²⁴ A. Beyama Beyama, " L'Église catholique romaine et l'inculturation...", p. 87.

¹²⁵ Ibid.

¹²⁷ Entretien avec F. Azombo. 46 ans, Prêtre, Batouri, 20-12-2015.

CHAPITRE IV : L'INCULTURATION DU VEUVAGE TRADITIONNEL DANS LE DIOCESE DE BATOURI (1994-2014) : UN PROCESSUS AU RESULTAT MITIGE.

L'inculturation des rites traditionnels dans le diocèse de Batouri a été la résultante de vastes mouvements de revendications qu'a connue l'Église catholique romaine d'Afrique et de Madagascar pour la prise en compte des cultures locales dans la liturgie chrétienne. Cette volonté d'inculturation des rites fut manifestée à travers les exhortations, les conférences et surtout les synodes. Le plus marquant de ces synodes a été celui africain de 1994 et dont les résultats sont aujourd'hui connus sous l'appellation d'*Ecclesia in Africa*. Ces mouvements constituent un tremplin pour l'insertion de certains éléments de la culture locale dans l'Église. Comparé à l'évangélisation des rites entreprise dans l'archidiocèse de Yaoundé, quelle appréciation faire de ce processus dans le diocèse de Batouri ?

I. La marche vers l'évangélisation des rites traditionnels dans le diocèse de Batouri.

Le travail de l'évangélisation des rites kako s'est certes fait dans une logique diocésaine, mais à travers des synodes.

A. La logique diocésaine d'évangélisation des rites.

Avant l'inculturation de certains rites africains en générale et ceux de la zone ecclésiastique kako en particulier, le magistère a entrepris une longue démarche à travers le concile Vatican II, les synodes et conférences dans le but de trouver des solutions aux revendications des prélats africains au sujet de la prise en compte de leur « patrimoine culturel dans l'expression de leur foi. »¹³⁰

¹³⁰ T.M. Kanse Mama, « L'univers culturel des Béti du Centre Cameroun... », p.76.

Si Vatican II de 1962-1965) a posé des bases sur le processus d'évangélisation des rites, le synode africain de 1994, à travers ses résultats de 1995(*Ecclesia in Africa*) en a fait une priorité. Il revenait donc aux Eglises particulières d'appliquer les résolutions prises sur le terrain pastoral.

Le diocèse de Batouri ne sera pas à la traîne. Créé en Février 1994, le diocèse de Batouri a subi les répercussions de Vatican II, des conférences épiscopales et surtout les résultats de l'exhortation post-synodale *Ecclesia in Africa* de 1994. Les pères synodaux, à travers le premier évêque de Batouri, Mgr. Roger Pirenne, ont œuvré et continuent d'œuvrer pour l'évangélisation des rites traditionnels kako. C'est pourquoi, Mgr. Pirenne, dès son installation a pris en main le processus d'inculturation des rites kako. Car s'étant rendu compte que ces rites concernaient la vie toute entière du Kako, créé à l'image de Dieu. Par conséquent, il y avait une parfaite harmonie entre la vie quotidienne de ce dernier et sa religion traditionnelle.¹³¹ pour y parvenir, Mgr Pirenne et ses successeurs vont, de 1994 à 2014 opter pour une pastorale de proximité. Pastorale qui consiste en la création des paroisses, la construction des chapelles dans des villages, la création des centres de formation catéchétique, des centres de vocation (petit séminaire, couvents). Sa volonté dès le départ, était celle de former les Laïcs, Catéchistes et un clergé local pour la mise en œuvre des nouvelles orientations pastorale fut sans équivoque. Ce d'autant plus que les Eglises locales doivent exprimer leur particularité, mais sans se départir de l'universalité de l'Eglise catholique romane.¹³² Cette initiative fut un tournant décisif officiellement pris dans la célébration eucharistique, celle des différents sacrements et celle de la vie du chrétien kako dans et hors de l'Eglise.

¹³¹ Mgr. R. Pirenne, “*Magnificat, 50 ans pour réunir les hommes...*”, p. 92.

¹³² www.diocèsedebatouri.Org/orientation_pastorale_2014-2020.

Par ailleurs, depuis les années 1980, le diocèse de Batouri a aussi pris l'initiative d'inculturation des chants en langues locales et les instruments de musique (tambours, balafons, etc). Instruments de musique proposés par le catéchiste Mbantoua au clergé de Batouri à l'image de ce qui se pratiquait diocèses bété de Yaoundé, Mbalmayo et plus tard Obala.

En ce qui concerne les rites le diocèse a tenu compte des “ rituels fondamentaux’ ’à savoir : le bain de purification du veuf ou de la veuve, des orphelins, l'observation de la durée du veuvage tel que décidée par la personne éprouvée, qui, au final doit être couronnée par la bénédiction d'un prêtre ou d'un diacre. En outre, la purification ne signifie pas seulement qu'on se débarrasse d'une souillure, elle apporte aussi une santé au corps, la paix du cœur, le succès dans ce qu'on entreprend. De ce fait, purification va avec libération et bénédiction. Telle est la logique mise en application par le clergé de Batouri pour répondre à la nécessité d'évangélisation des rites traditionnels kako. Cette évangélisation se fera progressivement à travers les synodes diocésains.

B. Le premier synode diocésain (2004-2006) et la christianisation du rite de veuvage.

Le premier synode diocésain a été convoqué en 2005 par Mgr. Samuel Kléda. En effet, l'exhortation apostolique post-synodale *Ecclesia in Africa* avait apporté un souffle nouveau dans la marche vers la christianisation des cultures kako et surtout des rites de veuvage. De 1994 à 2005, cette volonté d'évangélisation va se faire ressentir dans le diocèse à travers l'usage de la langue locale, des balafons et autres instruments de musique traditionnelle et de la danse dans la liturgie car, ces éléments de culture sont aussi importants pour la vie du Kako. A ce titre Mgr Ambassa Ndjodo déclare :

Chaque culture contient des lumières et des ombres...Il nous faut donc en premier lieu, comme le synode nous y a invité, faire un effort réel de bien connaître nos cultures. Nous devons sortir des attitudes mentales et des préjugés paralysants qui nous empêchent de chercher les significations profondes des traditions, des symboles et du rite de veuvage. J'invite particulièrement les Prêtres, diacres, Laïcs et les autres leaders de nos communautés à s'intéresser véritablement et objectivement aux données culturelles : langues, mythes, rites traditions, etc. De ces éléments, il faut discerner, défendre et promouvoir ce qui correspond à l'esprit de l'Évangile.¹³³

En effet, l'apostolat diocésain avait mis un accent particulier sur l'implémentation du rite de veuvage dans l'église à travers l'organisation de diverses formations et séminaires. Il s'agit des séminaires sur la famille, le mariage et de la place du veuf ou de la veuve et des orphelins au sein de la famille de Dieu. L'intérêt a également été porté sur la sacralité du mariage, comprise comme une institution divine. Car, selon la Bible, "l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme. Tous deviendront un seul corps, une même âme et un même esprit."¹³⁴ C'est pourquoi, à la disparition d'un conjoint, les rites de veuvage doivent scrupuleusement être observés, selon l'Évangile.

Par ailleurs dans la Bible, le veuf, la veuve, les orphelins et l'étranger représentent des personnes fragiles et sans défense. Sensible à leur situation, Dieu lui-même prend soin d'eux car, comme le dit le Psalmiste : "Dieu est le père de l'orphelin et le défenseur de la veuve."¹³⁵ Le devoir du chrétien est donc, à l'exemple de Dieu, non seulement de ne pas opprimer la veuve, ou le veuf, de ne pas alourdir ou agrandir leurs souffrances, mais de les soutenir, les défendre contre toutes formes d'injustices et de brimades, d'être pour eux des témoins de l'amour protecteur de Dieu. Parler d'amour dans ce cas, c'est dire que les prières, les offrandes et tous les autres actes de la personne éprouvée en faveur du conjoint défunt, ainsi que les souffrances qu'elle peut endurer sont des

¹³³ Mgr. F. Ambassa Ndjodo, *Approfondir notre vie de foi*, Yaoundé, Imprimerie Saint Paul, 2014, p.20.

¹³⁴ Entretien avec K. Okouobop, 42 ans, Prêtre, Nguélébok, 23-04-2013.

¹³⁵ Ibidem.

actes, des gestes et des attitudes qui viennent du cœur, avant de s'extérioriser. Les chrétiens de Batouri, à travers ce synode, ont compris la nécessité de s'inscrire à l'école de Jésus. Car, "un chrétien (veuf ou veuve) doit prier pour le conjoint défunt, offrir des messes et autres sacrifices par amour pour (lui/elle), un amour qui est don de soi à la suite de Jésus."¹³⁶ C'est pourquoi les rites de veuvage doivent se pratiquer avec un amour profond et dans le respect de la dignité humaine, comme il en est pour christ, c'est-à-dire, à travers la bénédiction et la sanctification (cf. infra photo n°4, p. 67.)

Toutefois, le rapide tour d'horizon fait à travers le premier synode diocésain montre l'importance du veuvage aussi bien dans nos traditions que dans celles de la Bible et de l'Église. C'est une solide institution et un sujet de pastorale de grand intérêt. *Ecclesia in Africa* n'a véritablement pas apporté les résultats attendus dans le diocèse kako au sujet de l'inculturation des rites, surtout ceux du veuvage à cause de certains chrétiens encore attachés à l'orthodoxie de l'Église traditionnelle. Or, ils n'avaient pas encore compris qu'une authentique inculturation déborde de loin le cadre des seuls rites, et qu'il était nécessaire d'avoir une nouvelle vision à apporter dans la célébration chrétienne du veuvage. Cela va donc conduire à la tenue en 2005 du deuxième synode.

C. Deuxième synode (2012-2014) : de nouvelles orientations en faveur de l'inculturation du rite de veuvage.

Convoqué le 05 Septembre 2012 par Mgr. Faustin Ambassa, le deuxième synode diocésain avait pour thème : "Conversion et accueil de la parole de Dieu". En effet, du 08 décembre 2012 au 25 janvier 2014, Prêtres, religieuses et fideles laïcs ont cheminé ensemble dans le cadre d'une nouvelle orientation pastorale en faveur de l'inculturation des rites traditionnels au sein de l'Église, car ayant constaté que l'exhortation apostolique post-synodale avait connu des

¹³⁶ Entretien avec K. Okouobop, 42 ans, Prêtre, Nguélébok, 23-04-2013.

difficultés d'enracinement dans le diocèse. Cette nouvelle orientation a penché un regard introspectif sur les cultures, les rites traditionnels (Cf supra, chap. I.) et surtout l'importance et la signification du rite de veuvage kako (Cf supra, chap. II) dans la pratique de l'évangélisation. Ce synode résulte des deux précédents à savoir : le synode de 2005 et celui de 2006 qui ont été organisés par Mgr. Samuel Kléda. Ceux-ci avaient déjà posé les jalons de la Christianisation des cultures locales conformément aux objectifs d'*Ecclesia in Africa*. Pour Mgr. Ambassa, l'accent doit être mis sur la célébration chrétienne du veuvage à la lumière de l'évangile.¹³⁷¹¹⁰

Photo n° 3: Célébration du Kùso ou veuvage chrétien.



Source : Photo réalisée par Thérèse Mirande Kanse Mama, 10 avril 2008.

¹³⁷ Mgr. F. Ambassa Ndjodo, *Conversion et accueil de la parole de Dieu*, Yaoundé, Saint Paul, 2012, 19.

Cette célébration peut selon la nouvelle orientation avoir lieu le jour de l'enterrement ou le lendemain, en fonction. De la disponibilité du prêtre ou de la veuve et de la famille. Elle peut avoir lieu en dehors de la messe et, elle comprend quatre phases essentielles. Il, s'agit des rites d'ouverture, la parole de Dieu, le rite pénitentiel qui rappelle les rites de purification traditionnelle et la bénédiction proprement dite. Les éléments utilisés pour les rites de purification et de bénédiction sont l'eau et le sel, que le prêtre devra asperger sur les vêtements du deuil déposés sur l'hôtel par le veuf ou la veuve.¹³⁸

Par ailleurs, la cérémonie de la levée du veuvage, *Song na lambo kùso*, quant à elle, a lieu selon la volonté du veuf ou de la veuve. D'après la nouvelle approche, cette cérémonie se fait au cours d'une célébration eucharistique. Contrairement à l'entrée dans le veuvage qui insistait sur le veuvage et les textes, celle-ci porte mieux sur la nouvelle vie. Car, "le chrétien est celui qui marche à la suite du christ, mort et ressuscité pour sauver les hommes."¹⁴⁰ La cérémonie de la levée du veuvage chrétien, tout comme celle traditionnelle, s'accompagne par le port des nouveaux vêtements, l'accueil solennel et chaleureux du veuf ou de la veuve par toute l'assemblée présente (applaudissements, youyous, chants, musique, danse). Cette cérémonie se clôture par la bénédiction finale du prêtre. Toutefois, un effort s'impose à tous les chrétiens kako ainsi qu'à tout le clergé du diocèse de Batouri de viabiliser la culture et les rites traditionnels kako, et surtout d'intégrer le veuvage dans la liturgie, afin de répondre aux attentes des pères consulaires et surtout à celles de la nouvelle orientation apportée par *Ecclesia in Africa*. Dès lors, est-ce-que cette nouvelle orientation d'inculturation des rites a-t-elle été perçue ou menée de la même manière, tant dans le diocèse de Batouri que dans l'archidiocèse de Yaoundé ?

¹³⁸ Mgr. F. Ambassa Ndjodo, "Conversion et accueil de la parole...", p.21

¹⁴⁰ Ibid.

II. Comparaison entre l'inculturation des rites traditionnels de veuvage dans les diocèses de Yaoundé et de Batouri après *Ecclesia in Africa*.

Au 10^{ème} anniversaire de l'exhortation apostolique post-synodale, *Ecclesia in Africa* célébré du 14 au 17 Septembre 2005, certaines Eglises particulières du Cameroun ont marqué des progrès réels en matière d'inculturation alors que d'autres semblent encore à la traine. C'est dans cette perspective qu'il convient de faire une comparaison entre l'archidiocèse de Yaoundé et le diocèse de Batouri, en ce qui concerne l'inculturation des rites.

A. L'archidiocèse de Yaoundé et l'inculturation des rites : des acquis réels.

Avant 1995, clergé et laïcs de l'archidiocèse de Yaoundé avaient déjà entrepris des expérimentations sur les rites traditionnels en vue de leur inculturation. Mais après la proclamation d'*Ecclesia in Africa* en 1995, le travail sur l'inculturation des rites va s'accélérer tant au plan théorique qu'au plan pratique.

1. Les recherches approfondies et avancées.

Les travaux d'Abdon Beyama Beyama permettent de comprendre que l'indigénisation des cadres, le concile Vatican II, les synodes post-consulaires et la détermination du Pape Jean Paul II sont autant de facteurs du processus d'inculturation dans les diocèses bété. S'agissant particulièrement de l'archidiocèse de Yaoundé, Mgr. Jean Zoa, fort de son implication personnelle au concile Vatican II, dut réviser ses méthodes pastorales pour conduire l'Église dans la nouvelle évangélisation. C'est pourquoi très tôt, il fait de la paroisse de *Ndzong-Mele* un laboratoire d'expérimentation de l'inculturation.¹¹³ En plus, il met sur pied des commissions diocésaines et un directoire liturgique chargé de réfléchir sur les questions culturelles et leur importance dans la liturgie. C'est

dans cette même lancée que sont créées la Commission Diocésaine de Liturgie de Yaoundé (CDLY) et d'autres sous-commissions pour répondre aux problèmes pastoraux et doctrinaux.¹⁴¹ Ces commissions et sous-commissions étaient dirigées par les Abbés, hommes de culture. Par ailleurs, l'avènement en 1994 d'*Ecclesia in Africa* et les résolutions prises lors de ce synode montrent que la question d'inculturation était devenue à la fois une nécessité et un défi pour l'archidiocèse de Yaoundé. Pour parvenir à la canonisation de ces rites bété dans la liturgie, et précisément des rites *Esani* et du veuvage, Mgr. Jean Zoa à son tour avait demandé par exemple que “ le rite *Esani* soit soumis à un travail de documentation, collecte et vérification, contrôle, discernement et de canonisation.”¹⁴²

Ce rite est cependant resté à titre expérimental dans l'archidiocèse bété, de presque 1967 à 2005. Il faut également souligner que, tout au long de l'évolution de l'histoire de ce rite en vue de sa canonisation et sa célébration le vendredi saint, l'*Esani* avait été, en 1997, suspendu par Mgr. Jean Zoa par cette lettre adressée à l'Abbé Lucie Anya Noa

Cher ami,

Dans le dernier rapport du conseil paroissial de Ndzong-Melen, page 2o 4, on traite de l'*Esani* : “quant aux célébrations du Triduum pascal, on a noté une grande satisfaction en ce concerne l'exécution de l'*Esani*”...

Parmi ces expérimentations plus ou moins tolérées, il y a les rites *Esani* le vendredi saint. Après trente ans d'expérimentation “erratique”, il est urgent que le service liturgique s'occupe activement de cette question dès à présent...

De toutes façon, je suspends la pratique de l'*Esani* en liturgie, la semaine sainte de sur tout le territoire de l'archidiocèse de Yaoundé tant que ce rite n'aura pas été soumis, à ce travail de documentation-collecte, de contrôle, discernement, canonisation.

Je compte sur vous.¹⁴³

^{141 116} A. Beyama Beyama, “L'Eglise catholique chez les Bété du Cameroun...”, p. 454.

¹⁴² Archives privés d' Abdon. Beyama Beyama. Lettre n° VTB/01/05/56/259/ en du 02 février 2005 de Mgr Victor Tonyè Bakot à l'Abbé Pierre Lucien Bétééné, coordonateur de la CDLY, autorisant l'*Esani* et l'intégration du rite dans la liturgie chrétienne le Vendredi Saint.

¹⁴³ Ibid ; pour l'intégralité de la lettre, voir annexe n°2

Pour le prélat, il y avait nécessité de faire d'abord un travail de fond. Son successeur, Mgr André Wouking a maintenu cette décision, mais tout en encourageant les recherches dans ce sens.

Ainsi, les travaux des commissions vont rapidement s'accélérer pour l'inculturation des rites dans l'archidiocèse de Yaoundé. C'est donc à elle que revenait désormais les recherches et les expérimentations, non seulement sur les rites, mais aussi dans les autres domaines de la culture bété, à l'exemple de la langue Ewondo. La révérence revient cependant à l'Abbé Lucien Pierre Bétééné qui, en sa qualité de coordinateur de la commission diocésaine de liturgie de Yaoundé (CDLY) a conduit à la canonisation du rite *Esani*, en commettant un ouvrage intitulé : “*L'Esani dans la Liturgie Chrétienne*”. Cet ouvrage a été approuvé par une lettre de Mgr. Tonyé Bakot, datant du 24 février 2005. Il l'adresse à l'Abbé Lucien Pierre Bétééné, alors coordinateur de la (CDLY), lui autorisant non seulement la publication, mais aussi l'intégration du rite *Esani* dans la liturgie chrétienne le vendredi saint, dans l'archidiocèse de Yaoundé. L'archevêque écrivait alors à Monsieur l'Abbé en ces termes :

Monsieur l'Abbé,

J'accuse réception de votre lettre du 24 janvier 2005. Je me réjouis de constater que votre réunion a porté sur la présentation de l'*Esani* dans la liturgie chrétienne.

La conclusion de votre évaluation est positive, à savoir que “Dans l'ensemble le rite a été approuvé et même apprécié pour son sérieux, l'effort de votre critique, d'organisation cohérente et d'exigence pour une bonne célébration liturgique qui ont présidé à sa rédaction”. Je note aussi les recommandations selon lesquelles, “il faudrait éviter toute présentation théâtrale qui risque de distraire les fideles et parfois de les faire rire”.

Je recommande donc l'impression du livret actuel tenant compte des réserves que vous avez émises afin que le rite *ESANI* soit intègre effectivement dans la liturgie vendredi saint à partir de cette année.

Lorsque le livre aura paru, veuillez encourager les curés à se le procurer pour commencer à préparer cette cérémoniel qui est une nouveauté dans notre archidiocèse.¹⁴⁴

¹⁴⁴ Archives privés d' Abdon. Beyama Beyama. Lettre n° VTB/01/05/56/259/ en du 02 février 2005 de Mgr Victor Tonyé Bakot à l'Abbé Pierre Lucien Bétééné, coordonateur de la CDLY, autorisant l'*Esani* et l'intégration du rite dans la liturgie chrétienne le Vendredi Saint.

Par cette circulaire, l'archevêque venait d'adopter et rendre officielle la célébration liturgique de l'*Esani* le vendredi saint, tout en demandant que l'exécution de ce rite respecte le canon de la Bible et de l'Église catholique romaine dans l'archidiocèse de Yaoundé. Le même travail fut entrepris dès 2005 en vue de la christianisation du rite de veuvage béti.

En effet, le veuvage ou *Akùs* est l'une des coutumes africaines qui a le mieux survécue à l'influence occidentale, à travers la colonisation et le christianisme. La CDLY a mené une étude approfondie sur l'*Akùs* dans le but de comprendre d'abord ce rite chez les béti d'hier et d'aujourd'hui, de dépouiller le veuvage de ses faiblesses et du péché en vue de sa canonisation dans l'archidiocèse béti.¹⁴⁵ Sous l'impulsion de Mgr Tonyé Bakot, les recherches ont été entreprises depuis 2005. Elles s'inscrivent dans le vaste chantier de l'inculturation entrepris depuis par les pères conciliaire en 1967, et les pères synodaux en 1994. Selon l'Abbé Pierre Lucien Bétééné, la pratique du veuvage chez les béti constitue des "pierres d'attente pour l'Évangile du Christ".¹⁴⁶ C'est pourquoi le travail de recherche pour l'inculturation de ce rite doit se faire en profondeur. Quoi qu'il en soit, l'initiative des recherches sur le veuvage béti par la CDLY a été consolidée par l'importance de la pratique de ce rite dans la tradition béti que dans celle de la Bible et de l'Église. La CDLY a sanctionné ses travaux par la mise sur pied d'un document guide : "*Le veuvage chrétien*",¹⁴⁷ qui a été publié et introduit dans la liturgie de l'archidiocèse de Yaoundé au début de l'année 2007 par l'Archevêque de Yaoundé, Mgr. Victor Tonyé Bakot. Dans une lettre adressée au coordonnateur de la commission, l'Abbé Pierre Lucien Bétééné, l'archevêque exprime sa satisfaction tout en encourageant et en félicitant toute la commission en ces termes :

¹⁴⁵ A. Beyama Beyama, "L'Église catholique chez les Béti du Cameroun...", p. 459.

¹⁴⁶ Ibid.

¹⁴⁷ Ibid., pp.450-453.

Monsieur l'Abbé,

Par la présente, je viens vous adresser une vive félicitation et mes sincères remerciements pour le beau travail que vous avez fait afin que le veuvage chrétien voie le jour.

J'aimerais aussi que vous m'envoyiez la clé de « *Ane mes, Ane Bia* », pour que nous puissions l'éditer.

Que Dieu vous bénisse.¹⁴⁸

Toutefois, le travail de recherche terminé, les résultats présentés par la CDLY, puis approuvés par la hiérarchie ecclésiastique de l'archidiocèse de Yaoundé, l'urgence était née de passer à leur mise en pratique.

2. De l'inculturation des rites au plan pratique.

L'adoption des rites et leur mise en pratique dans l'archidiocèse de Yaoundé est due au courage de Mgr Tonyé Bakot, qui a su relancer habilement les recherches dans ce sens.

En effet, le travail de recherche, d'expérimentation de la culture locale et des rites, jusqu'à leur canonisation dans l'archidiocèse béti a été mené par la CDLY. En ce qui concerne les rites *Esani* et l'*Akus* par exemple, la longue période de recherche et d'expérimentation consacrée à ces rites, leur adoption et leur justification dans la liturgie chrétienne n'ont pas convaincu toute la classe cléricale de l'archidiocèse béti. Le problème que posait la célébration de ce rite est que, l'*Esani* est à la fois un rite funéraire et un rite de victoire. Les rites canonisés devraient être intégrés et appliqués par tous les diocèses suffragants de l'archidiocèse. La pratique par exemple de l'*Esani* le vendredi saint marque, selon l'Eglise le jour de la célébration du mystère de la passion et de la mort du christ. La célébration liturgique de l'*Esani* doit être une célébration organisée, cohérente préparée.¹¹⁹ Il s'agit d'une intégration de la tradition latine (rituel romain) et la tradition béti (rituel de l'*Esani*): (Cf. infra. photo n°4, p. 74).

¹⁴⁸ Archives privés d'Abdon. Beyama Beyama. Lettre n° VTB/01/05/56/259/ en du 02 février 2005 ...Pour l'intégralité de la lettre voir annexe n°3

Photo n° 4: L'Esani chrétien à Ndzong-Melen (Yaoundé) le Vendredi Saint 2005



Source : A. Beyama Beyama, "L'Eglise catholique chez les Beti... ", p.459.

Cette intégration obéit à la logique de l'inculturation liturgique que recommande l'Eglise.

La célébration proprement dite de l'*Esani* dans l'Eglise est résumée en trois principales parties :

- La célébration de la parole ou *Ndon Awu*
- L'exaltation de la croix ou *Edzeme Awu*
- La communion ou *Ndam Awu*¹⁵⁰.

Ces trois phases sont encadrées par les rites d'ouvertures et les rites de conclusion.¹⁵¹

¹⁵⁰ A. Beyama Beyama, " L'Eglise Catholique chez les Béti du Cameroun... ", p . 459.

¹⁵¹ Ibid.

Cependant, il faut noter que le document guide sur l'*Esani dans la liturgie chrétienne* a donné la définition traditionnelle du rite *Esani*, les raisons de sa convenance à Jésus Christ, ainsi que le schéma de célébration le vendredi Saint et le cérémonial proprement dit. Cette célébration doit être une célébration liturgique chrétienne, obéissant à une exigence pastorale et didactique de la liturgie.

Par ailleurs, le veuvage quant à lui a été intégré dans l'Eglise et, selon *Ecclésia in Africa*, ces rites devaient être pratiqués de manière chrétienne dans toutes les églises locales. Dans la Bible, le veuf ou la veuve, l'orphelin et l'étranger représentent très souvent des personnes fragiles et sans défense. Ils forment une catégorie unie, sensible à leur situation. C'est pourquoi, Dieu lui-même prend soin d'eux. La phase pratique de l'inculturation de ce rite dans l'archidiocèse de Yaoundé est célébrée à la demande du veuf ou de la veuve, soit à la messe d'enterrement du conjoint ou de la conjointe, soit un jour quelconque en fonction de la disponibilité du prêtre, de la veuve ou de la famille. La célébration du rite de veuvage dans l'Eglise peut se faire en dehors de la messe, (Cf photo n°3, 67).

En tout état de cause, il est nécessaire de souligner que le veuvage traditionnel diffère de celui chrétien dans sa forme, mais ont le même fond : celui d'éviter les malheurs au veuf ou à la veuve. Outre différence de la forme au niveau du déroulement du rite, le veuvage chrétien proscrie toute brutalité, sorcellerie, mauvaises intentions, mais exige plutôt la prière et la compassion ; c'est pourquoi, il a été inculturé dans le diocèse béti en 2007. A ce titre, Lisette Beyala affirme que : “ L'*Akùs* chrétien a le même effet, sinon est plus libérateur... (et qu'elle) préfère le veuvage chrétien au veuvage traditionnel ou on profite pour tuer la veuve ou lui jeter des sorts ”. ¹⁵²

¹⁵² T.M Kanse Mama, “L'univers culturel des Béti...”, p.80.

Il existe cependant, une relation de synthèse et de complémentarité entre les rites chrétiens et les rites traditionnels bété à l'exemple de l'*Esani* et de l'*Akùs*. D'où leur inculturation.

En somme, l'initiative de recherche sur l'*Esani* et l'*Akus* dans l'archidiocèse bété, aussi bien dans la tradition bété que dans celle de la bible et de l'Église est une solide institution à la fois traditionnelle et biblique. A cause d'un plan pastoral arrêté dans l'archidiocèse de Yaoundé, la mise sur pied de la CDLY, la relance des recherches par cette commission et sur la base du travail de ces équipes que deux documents seront mis sur pied : l'un portant sur *l'Esani dans la liturgie chrétienne* et l'autre sur *le veuvage chrétien*. Cependant, la canonisation de ces rites a-t-elle été la même, aussi bien dans l'archidiocèse de Yaoundé que dans le diocèse de Batouri ?

B. Le diocèse de Batouri à la traîne.

La pédagogie des évêques africains en générale et celle des évêques camerounais en particulier a connu une évolution et une implémentation des rites considérable dans certaines localités, archidiocèses et diocèses depuis Vatican II. En effet, l'inculturation des rites kako dans la liturgie, précisément les rites funéraires ont eu de la peine à s'implémenter véritablement dans le diocèse de Batouri, même après la publication de l'exhortation apostolique post-synodale *Ecclesia in Africa* en 1995. Contrairement à l'archidiocèse de Yaoundé qui a su matérialiser et implémenter les rites *Esani* et *Akus* dans l'Église, le diocèse de Batouri a éprouvé d'énormes difficultés à la fois intellectuelles et pastorales.

1. Un manque criard d'élites intellectuelles locales

L'école occidentale est arrivée tardivement à l'Est Cameroun et surtout dans les localités de Batouri. Ce retard a été un handicap à l'émergence d'une élite intellectuelle locale. En effet, depuis les périodes allemande et française,

c'est-à-dire de 1884 à 1969, on comptait en moyenne dix cadres kako diplômés de l'enseignement primaire supérieurs.¹⁵³ On peut citer entre autre : Ndibo, premier instruit Kako dont les études ont été orientées dans le mines par les premiers missionnaires allemands ; Bary, chef du canton Ngbwako décédé le 27 mai 1957 ; Kouambi, chef du canton de Badongoè ; Ngola, secrétaire général du Ministère de l'environnement et des forets dans le premier gouvernement du président Ahidjo ; Ngahi, chef du canton de Mindourou ; Nabédja, député à l'ATCAM (1952-1956), Marigo Mboua Marcel, premier président de l'Assemblée nationale sous Ahidjo, etc.¹⁵⁴

En effet, le problème de l'éducation s'est posé chez les Kako à cause de l'égoïsme et de la mentalité arriviste des élites intellectuelles et politiques de la première heure. Car selon, l'une d'entre elles, "aider le Kako à faire l'école c'est rapproché prêt de son œil une brindille pointue, qui, plus tard finira par vous crever les yeux".¹⁵⁵ De ce fait, ces élites kako de la première heure avaient ignoré, que pour connaître, comprendre, expliquer et défendre sa propre culture, des rites et promouvoir leur essor, il faut être instruit. Or pour elles, le kako ne devait trouver son bonheur qu'en travaillant dans les plantations de café, de cacao et surtout celle de la culture du tabac (SCT) de peur qu'il ne se rebelle. Contrairement au vicariat apostolique de Yaoundé qui, depuis la période allemande avait connu une avancée remarquable en matière d'éducation le diocèse de Batouri est toujours resté à la traîne. Pendant la période française, c'est-à-dire de 1916 à 1959, le nombre des écoles, des centres de formation et de petits séminaires avaient augmenté, en donnant ainsi l'émergence d'une élite intellectuelle bété. Très tôt, cette élite s'était intéressée aux recherches culturelles, scientifiques et religieuses. Parmi ces évolués spécialisés en anthropologie, histoire, cultures et religions bété, on peut citer : François Xavier

¹⁵³ Entretien avec D. B. Bouto, 78 ans, Ancien député RDPC à l'Assemblée Nationale, Batouri, 20-03-2016.

¹⁵⁴ Entretien avec M.Damboura, 58 ans, Chef de canton Ngbwaka ,Batouri, 20/04/2016.

¹⁵⁵ Ibidem.

Amara, Mveng Engelbert, Jean Marc Ela, Lucien Pierre Bétééné, Pie Clude Ngumu, Lucien Anya Noa, Prosper Abega, Jean Zoa, etc.¹⁵⁶

Toutefois, les travaux menés par cette élite intellectuelle bété a conduit à une bonne compréhension et l'importance de leurs cultures locales et des rites, leur mise en valeur et surtout leur intégration et leur implémentation dans la liturgie chrétienne. Or dans le diocèse de Batouri, il a fallu des décennies.

2. Une quasi absence des prêtres Kako dans le processus d'inculturation des rites.

Après la publication en 1995 d'*Ecclesia in Africa*, le souci du souverain pontife était de rendre effective et de manière permanente l'inculturation dans les Eglises locales. Telle était la lourde charge confiée aux évêques, prêtres, laïcs et chrétiens. Ces derniers devaient prendre en compte la nécessité d'une implémentation rapide des cultures et rites traditionnels locaux au sein de leurs diocèses, afin de "faire en sorte que les disciples du christ puissent assimiler toujours mieux le message évangélique, restant cependant fidèle à toutes les valeurs africaines authentiques."¹⁵⁷

En effet, dans le diocèse kako, l'inculturation des rites funéraires *Gbalta* ou *Durbeng* et des rites de veuvage *Kùso* a connu une implémentation lente. Ce à cause de l'absence des prêtres et évêques kako dans l'appareil clérical. Or, dans l'archidiocèse de Yaoundé, l'expérimentation de la culture locale et surtout rites d'*Esani* et de l'*Akùs* dans la liturgie avait débuté juste après la fin du concile Vatican II. Ceci, grâce à création de plusieurs commissions (CDLY) et la volonté de ses prêtres et évêques.¹⁵⁹

Par ailleurs, l'inculturation du rite *Esani* ou *Akus* dans le vicariat apostolique de Yaoundé avait été impulsée par le nombre important des

¹⁵⁶ A. Beyama Beyama, "L'Eglise Catholique chez les Bété du Cameroun..." p. 286-296.

¹⁵⁷ Ibid.

¹⁵⁹ Ibid., p.459.

catéchistes, prêtres, évêques et archevêques locaux. Or depuis 1929, date de l'arrivée des premiers missionnaires à Batouri et leur implantation en 1933, et ce jusqu'à nos jours, le diocèse kako ne compte qu'un seul prêtre local : l'Abbé Félix Bilossi, qui depuis la publication en 1995 d'*Ecclesia in Africa*, s'efforce à implémenter les chants en langue kako dans la liturgie diocésaine. D'autres parts, les Kako depuis leur histoire n'ont jamais eu d'évêque local, pour poser les bases profonde d'une inculturation des rites, et partant celle du *Gbana* ou du *Kùso* dans la liturgie,¹⁶⁰ comme cela a été le cas dans l'archidiocèse de Yaoundé avec l'*Esani* et l'*Akus*. Sur près de 50 prêtres que compte actuellement le diocèse de Batouri (1994-2016), la majorité est originaire des autres contrées. Il convient également de souligner que de 1994 à nos jours, des trois évêques qu'aura connu le diocèse de Batouri aucun n'est fils du terroir : Mgr. Roger Pirenne (1994-2001), Mgr. Samuel Kléda (2001-2011) et Mgr. Faustin Ambassa Ndjodo (2011 à nos jours).

¹⁶⁰ A. Beyama Beyama, ‘‘ L’Eglise Catholique chez les Béti du Cameroun...’’p. 459.

Tableau n° 3: Origines et nombre des prêtres actuels dans le diocèse de Batouri.

Origines	Nombre
Prêtres occidentaux	01
Prêtres Congolais	04
Prêtres du Centre-Sud Cameroun -Ouest	(39) dont 02 de l’Ouest et 37 du Centre-Sud
Prêtres de la région de l’Est-Cameroun	(05) : -01 Maka ; - 01 Mpiemo ; -01 Kako ; -02 Bangantou
Prêtres Yanguéré	00
Prêtres Gbaya	00
TOTAL	49

Source: enquêtes réalisées par nous même à Batouri le 19 Avril 2016.

Ce tableau récapitulatif montre en effet, le manque d’un clergé local, capable de booster l’inculturation en profondeur de la culture kako et des rites *Gbana* et *Kùso* dans le diocèse. D’autre part, cela est dû au faite que le diocèse est confrontée à un problème de vocation, dû à l’influence des masses medias. Or, les vocations partent à partir des familles. Mgr Ambassa l’avait souligné lors d’un synode diocésain en remarquant que “la moisson du seigneur est abondante, mais les ouvrier sont peu nombreux (Mt 9,37).¹⁶¹

Le synode diocésain souligne l’urgence de promouvoir les vocations sacerdotales et religieuses locales. “Priez Yawé d’envoyer les ouvriers dans sa moisson” (Mt 9,38). Le synode rappelle que la promotion des vocations commence dans les familles’’.¹⁶²

Au regard de ce qui précède, il en ressort que, malgré les efforts fournis par l’épiscopat et le clergé diocésains, les cultures kako, précisément le *Gbana*, *Gbété* ou *Kùso* ont du mal à s’implémenter dans l’Église locale, même après

¹⁶¹ Mgr. F. Ambassa Ndjodo, *Orientations pastorales 2014-2020*, p.24.

¹⁶² Ibid.

Ecclesia in Africa. Cependant, quel est donc l'impact de l'inculturation des rites et surtout ceux du veuvage dans le diocèse de Batouri ?

C. L'inculturation du rite de veuvage dans le diocèse de Batouri : un impact négatif.

L'inculturation des cultures africaines en général et particulièrement les cultures kako n'avait pas du tout été aisée dans l'Église catholique romaine. Malgré Vatican II (1962-1965), le synode romain de 1974 et surtout l'exhortation post-synodale *Ecclesia in Africa* de 1994, l'inculturation et l'implémentation des rites funéraires ont eu des répercussions négatives et positives dans le diocèse de Batouri.¹⁶³

1. Un impact négatif.

Les rites traditionnels kako, précisément les rites de veuvage ont fait l'objet de nombreuses critiques au sein de l'Église catholique par les missionnaires des premières heures. Ce malgré les efforts menés par l'apostolat africain et camerounais pour leur canonisation, la christianisation de ces rites a eu des conséquences néfastes dans la culture locale.

En effet, le rite originel de veuvage est constitué d'éléments essentiels de la culture et de la vie religieuse des Kako, car, ce dernier est "religieux par essence." C'est pourquoi, conscient du fait qu'il existe une corrélation entre les vivants et les morts, le kako se doit d'établir la continuité de ces relations entre les ancêtres et les vivants à travers la pratique des rites. Concernant les épreuves du veuvage par exemple, le veuf ou la veuve endurait certaines brimades et vexations afin que celles-ci l'affermissent d'avantage. On pouvait noter le fait que, il ou elle dorme à même le sol pendant toute la durée du veuvage, soit affamé (e) et enfermé dans la chambre du disparu au moment de l'annonce du deuil à l'inhumation, lui faire porter le tronc du bananier, etc. Tous ces sévices

¹⁶³ Entretien avec R. Ngontsè, 72 ans, Ménagère, Batouri, 20-04-2016.

rituels avaient leur signification dans la société kako. Car, les Kako préchrétiens préparaient le conjoint à affronter avec courage les difficultés à venir.

Toutefois, les efforts de christianisation des rites de veuvage, de nos jours ont balayé les éléments essentiels et originaux de la culture kako. Il lui ont même fait perdre le sens et la signification exacte de la pratique de ces rites. Malgré tout, on relève quelques améliorations par rapport à la pratique du rite de veuvage chrétien dans le diocèse de Batouri, ce, après la publication en 1995 d'*Ecclesia in Africa*.

2. Vers la modernité.

Les cultures kako et précisément la pratique des rites de veuvage n'ont pas obéi à la logique missionnaire et au droit commun. Pour l'Église, l'homme est créé à l'image de Dieu. C'est pourquoi, dans la pratique chrétienne du *Gbana*, *Gbata* ou du *Kùso*, le veuf ou la veuve doit être épargné de toutes brimades ; car, Jésus a souffert pour la rémission de leurs fautes.¹⁶⁴ Les cultures kako et précisément la pratique des rites de veuvage n'ont pas obéi à la logique missionnaire et au droit commun. Pour l'Église, l'homme est créé à l'image de Dieu. C'est pourquoi, dans la pratique chrétienne du *Gbana*, *Gbata* ou du *Kùso*, le veuf ou la veuve doit être épargné de toutes brimades ; car, Jésus a souffert pour la rémission de leurs fautes.¹⁶⁵ Avec l'exhortation post-synodale *Ecclesia in Africa*, le diocèse de Batouri et ses chrétiens ont pris la résolution de s'arrimer à la modernisation de la pratique des rites de veuvage, en acceptant le veuvage chrétien. Cette modernisation des rites de veuvage consiste au respect de la dignité humaine et doit obéir aux valeurs culturelles positives et au canon de l'Évangile. Ainsi, le veuvage chrétien doit se traduire par la purification et la bénédiction du veuf ou de la veuve. Telle est la nouvelle logique adoptée dans le

¹⁶⁴ Entretien avec R. Ngontsè, 72 ans, Ménagère, Batouri, 20-04-2016.

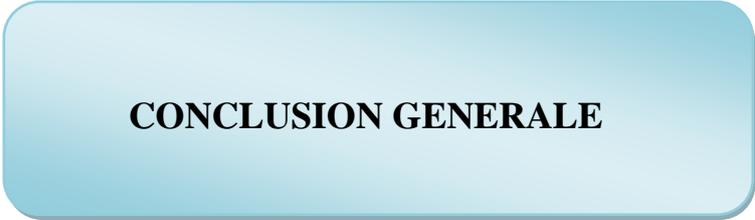
¹⁶⁵ Entretien D. Zandre Ndjéoua, 56 ans, Prêtre, Ndélélé, 27/08/2015.

diocèse kako qui, à travers les synodes, a apporté une dynamique nouvelle pour une évangélisation et une pastorale de proximité.¹⁶⁶

En somme, il est important de retenir qu'au-delà des aspects positifs relevés dans la canonisation liturgique des cultures africaines et particulièrement les rites de veuvage chez les Kako, l'exhortation post-synodale *Ecclesia in Africa* n'a pas apporté les résultats escomptés pour plusieurs raisons. En première ligne, on note l'absence des structures diocésaine capables de promouvoir la langue kako et de traduire la Bible en langue locale, comme cela a été fait dans l'archidiocèse de Yaoundé. Deuxièmement, *Ecclesia in Africa* s'est intéressé partiellement à la christianisation des rites et surtout ceux de l'absence d'un clergé local dynamique, capable de mettre sur pied une bonne pastorale de proximité qui implémentera en profondeur la culture et les rites kako dans la liturgie chrétienne. De manière globale, l'implémentation des rites de veuvage ne s'est pas profondément faite dans le diocèse kako avec *Ecclesia in Africa* par ce que celle-ci a été très tôt remplacé par *Africae Munus* du pape Benoît XVI en 2011. Ce, étant une nouvelle orientation donnée par le souverain pontife au Bénin, dans le but d'apporter des solutions aux problèmes non résolus ou mal résolus au sujet de l'inculturation de rites traditionnels par *Ecclesia in Africa*^{168 134}.

¹⁶⁶ Entretien avec D. Zandre Ndjéoua, 56 ans, Prêtre, Ndélélé, 27-08-2015.

¹⁶⁸ Ibidem.



CONCLUSION GENERALE

Rendu au stade terminal de notre travail, il nous semble opportun de dresser un bilan d'étude sur la position de l'Eglise catholique romaine vis-à-vis des rites préchrétiens kako. La conversion des populations kako au christianisme dès 1929 a suscité des controverses et s'est avérée par la suite sujette à des malentendus entre la société kako et les premiers missionnaires catholiques. La lutte contre la pratique et la célébration liturgique des rites a été, de 1933 à 1961, une illustration parfaite de cette controverse. Les missionnaires spiritains, pionniers de l'évangélisation des populations kako, se sont lancés dans une lutte effrénée contre les cultures locales en général et la célébration des rites funéraires traditionnels kako en particulier, surtout les rites *Gbana* et *Kùso*. Toute pratique ou célébration rituelles de ces rites était perçues comme diabolique et considérée comme une hérésie par ces derniers. Pour y parvenir, ces missionnaires ont mis sur pied de nombreuses stratégies visant non seulement à implanter l'Eglise mais surtout à amener le Kako à oublier complètement ses us et coutumes. Il fallait d'abord une initiative de collaboration avec les populations locales et en suite implanter l'Eglise.

Mais après le concile Vatican II et les synodes post-conciliaires de 1974 et surtout 1994, on assiste à un début de dialogue christianisme-culture kako. La hiérarchie ecclésiastique locale entreprend, à son rythme, mais dans un souci d'implémenter les résolutions conciliaires et synodales, l'inculturation des rites funéraires locaux, notamment le *Gbana* et le *Kùso* ou rite de veuvage. Pour atteindre cet objectif d'inculturation des rites, le diocèse de Batouri a consacré deux synodes, le synode de 2005 et celui de 2012, qui ont placé de l'inculturation des rites au centre des fixations. Mais ce processus s'est heurté à des pesanteurs telles que la sous-scolarisation de la zone, la sous-représentativité des fils du terroir dans la classe cléricale dont la conséquence a été l'absence des recherches approfondies sur la culture kako.

Le résultat en est que les rites *Gbana* et *Kùso* inculturés l'ont été au détriment des éléments essentiels constitutifs des rites originels ; et si le diocèse de Batouri a le mérite d'avoir entrepris l'inculturation, force est de reconnaître que, comparé au travail fait dans l'archidiocèse de Yaoundé par exemple, il est largement resté à la traîne.

BIBLIOGRAPHIE

I - SOURCES PRIMAIRES

1- Archives

a) archives de la paroisse Saint Martin de Batouri (APSMB)

1-Registre des baptêmes, 1938.

b) Archives privées du Dr. BEYAMA BEYAMA Abdon.

1-Lettre n° VTB/11/07/24/4509/ en du 28 Novembre 2007 de Mgr. Victor Tonyè Bakot à Monsieur l'Abbé Pierre Lucien Bétééné, coordonnateur de la Commission Diocésaine de Liturgie de Yaoundé (CDLY), félicitant l'Abbé et autorisant la publication de l'ouvrage sur le veuvage chrétien en vue de sa christianisation.

2-Lettre de Mgr. Victor Tonyè Bakot du 02 Février 2005 à Monsieur l'Abbé Pierre Lucien Bétééné, coordonnateur de la CDLY, levant suspension du rite *Esani* dans l'archidiocèse de Yaoundé.

3-Lettre n° 854/97/56 PAR, de Mgr. Jean Zoa du 03 Juin 1997, suspendant la célébration liturgique du rite funéraire *Esani* dans l'ensemble de l'archidiocèse de Yaoundé

c) Archives privés de M. Zouambi Simon.

1-Photo de la célébration du rite *Gbana*.

d) Archives du diocèse de Batouri (ADB)

1-Rapport des synodes, 2005-2012.

2- Sources orales

Noms et Prénoms	Age	Fonction	Lieu et date d'entretien
Adjidja Pauline	76 ans	Ménagère	Batouri, le 04 Août 2016
Agona Pauline	54	Tradi-praticienne	Batouri (Yoko) le 04 Août 2015
Ambassa NDJODO Faustin	58 ans	Evêque du diocèse de Batouri	Batouri le 22 Août 2015

Azombo Franklin	46 ans	Prêtre	Batouri le 22 Août 2015
Bepor Paul	78 ans	Chef du quartier Mboudissi	Batouri, le 05 Août 2015
Bouto Daniel Beribo	78 ans	Ex-député RDPC à l'Assemblée Nationale.	Batouri le 10 Août 2015 Batouri, le 19 Avril 2016
Damboura Moïse 58 ans	58 ans	Chef du canton Ngbwako	Batouri, le 20 Avril 2016
Djamango Lucie	58 ans	Ménagère	Batouri le 20 Avril 2016
Dihi Jeannette	77 ans	Ménagère	Batouri le 20 Décembre 2015
Gbagoro Adjibolo Dominick	43 ans	Orpailleur	15 Avril 2016
Mandi Robert	65 ans	Enseignant	Batouri, le 15 Août 2015, Batouri, le 22 Avril 2016
Mbarly Brigitte	63 ans	Ménagers	Batouri, le 17 Août 2015 ;Batouri, le 22 Avril 2016
Mossiango Paul	89 ans	Maçon	Batouri, le 09 Août 2015
Ngama Julienne	78 ans	Institutrice à la retraite	Batouri, le 17 Août 2015
Ngontse Rose	72 ans	Ménagère	Batouri, le 20 Avril 2016
Nola Marie	62 ans	Guérisseur	Batouri, (Aviation le 20 Août 2015
Okouobop Kisito	42 ans	Prêtre	Biguélebok, le 23 Avril 2016
Olo Oumo Luise	75 ans	Ménagère	Batouri, le 20 Décembre 2015

Ondobo Mbassi Guy-Martial.	32ans	Prêtre	Batouri le 16 Avril 2016
Somba Marianne	32 ans	Coiffeuse	Batouri, le 19 Avril 2016
Sakabia Sandrine	56 ans	Ménagère	Batouri, le 19 Avril 2016
Zandre Ndjeoua Désiré	56 ans	Prêtre	Ndélélé, le 27 Août 2015
Zouambi Simon	70 ans	Cultivateur	Batouri, (BOKO) le 13 Août 2015

3-a) Thèses

-Abega Severin Cécile, “L’Essana des bétis du Cameroun” Thèse de doctorat 3^e cycle en anthropologie, Université de Yaoundé I 1983.

-Beyama Beyama Abdon “L’Eglise catholique chez les bétis du Cameroun et la problématique de l’inculturation (1901-2005)”, Thèse de doctorat Ph.D en Histoire, Université de Yaoundé I, 2011.

3-b) mémoires.

-Abessolo Ella Richard, “pratique traditionnelles des funérailles en Israël et chez les Bétis du Cameroun” ,Mémoire de Maîtrise en Théologie, FTPY, 1999.

-Beyama Beyam Abdon, “L’Eglise catholique et l’inculturation dans la nouvelle evangelisation au Cameroun : cas de l’archidiocèse de Yaoundé, 1961-2005” , Mémoire du Diplôme d’Etudes Approfondies (DEA) en Histoire, Université de Yaoundé I, 2005.

-Bétima Thierry, “les chefs traditionnelles de la subdivision de Nnanga –Eboko face au christianisme : 1916-1959” , Mémoire du DIPES II Ecole Normale Supérieure (ENS), de Yaoundé I, 2013.

-Fotso Silas “Les funérailles : problème de l’église et de la société”, Mémoire de licence en théologie, UPAC, 1993.

-Kanse Mama Thérèse Mirande, “l’univers culturel des bété du centre-Cameroun face à l’action d’aliénation et de la domination de l’église catholique Romaine (1901-2007)”, Mémoire de Maîtrise en Histoire, Université de Yaoundé I, 2007.

-Keedi Sapha Denis Achille, “la mission catholique de Nkoabang face aux églises réveillées : 1956-2012. Essaye d’une analyse historique”, Mémoires DIPES II, ENS, de Yaoundé I, 2013.

-Ondobo Mbassi G.M “ La redécouverte de l’exhortation apostolique post-synodal *Ecclesia in Africa* dans le diocèse de Batouri en contexte de nouvelle évangélisation”, Mémoire de Baccalauréat canonique, grand séminaire interdiocésaine de Bertoua, 2014.

III. SOURCES SECONDAIRES

A- Ouvrages.

-Amougou Jam J.P. et al., *Géographie : Le Cameroun*, Paris, Armand Colin, 1988.

-Bauvineau L., *Histoire de l’Eglise Catholique dans l’Est du Cameroun*, Pologne, CERLAC, 2010.

- Collectif, *Dictionnaire encyclopédique du christianisme ancien*, Tome 1, Cerf, Paris, 1991.

-Chouraqui A., *La Vie Quotidienne des Hommes de la Bible*, Paris, Hachette, 1978.

-Commission Diocésaine de Liturgie de Yaoundé, *Le Veuvage Chrétien*, Yaoundé, édition SOPCAM, 2007.

- _____, *l'Esani dans la liturgie chrétienne*, Yaoundé, Imprimerie Saint Paul, Février, 2005.
- Diocèse de Batouri, *Synode diocésain sur le mariage et la famille*, 29 Octobre 2005.
- _____, *Approfondir notre vie de foi*, Orientation pastorale, 2014-2020.
- _____, *conversion et accueil de la parole de Dieu*, Acte du 2^e synode Diocésain, 2012-2014.
- Eboussi Boulaga F., *A Contre Temps, l'Enjeu de Dieu en Afrique*, Paris, Kartala, 1991.
- Ela J. M., *Ma foi d'Africain, d'âme et la souffrance*, Yaoundé, CLE, 1971.
- Favager, C., *L'Homme Face à la mort*, Paris, Delachaux et Nestlé, 1952.
- Fochive J., *L'Ethique chrétienne face à l'interconnexion*, Paris, Karthala, 1985.
- Gampert A., *Histoire du Peuple d'Israël d'après l'Ancien Testament*, Genève, H. Robert, 1904.
- Gdéon International, nouveau Testament.
- Hebga M., *Mouvements Religieux et Sectes à l'Assaut de la Planète: le cas de l'Afrique*, Yaoundé, C.E.P.E.R, 1989.
- _____ *Sorcellerie, Chimère dangereuse?* Abidjan Inades, 1979.

-Laburthe Tolra. P., *Initiations et sociétés secrètes au Cameroun, essai sur la religion Béti*, Paris, Karthala, 1985.

- _____, *Les Seigneurs de la Foret*, Paris, Sorbonne, 1981.

- Machadour A., *Mort et Vie dans la Bile*, Paris Ed du Cerf, 1978.

- Makang Ma mbog, *Les funérailles africaines comme une psychothérapie des deuils*, in *psychopathologie africaine*, n^o 2, vol 8, Pris, Carthala, 1972.

-Massamba J., *La cure culturelle et religieuse en Afrique*, Yaoundé, CLE, 1983.

-Mehl R., *Notre Vie et Notre Mort*, Paris, Delachaux et Nestlé, 1956.

-Mveng E., *Histoire du Cameroun*, Tome2, Yaoundé, C.E.PE.R, 1987.

-Petit Larousse illustré, Librairie Larousse, Paris, 1989.

-Segnong, L. *La sainte Bible*, Nouvelle Version Second révisée avec notes, références, glossaire et index, Société Biblique Française, Paris, 1978.

-Thomas Louis-Vincent et R. Luneau, *Les Religions d'Afrique noire*, Paris, Fayard de Noel, 1969.

-T.O.B., *Ancien et Nouveau Testament*, Société Biblique Toronte1978.

-WESTPHAL A., *Dictionnaire Encyclopédique de la Bible*, Abbaye de Maredsous, Turnhout, Brepols, 1956.

B-Articles de revues, Journaux et d'ouvrages spécifiques.

-Beyama Beyama A., "Inculturation des rites traditionnels bété après Vatican II ou retour à l'acculturation (1967-2010)", en cours de publication.

-Lumwanu F., "Le Sens de la tradition", *Recherche, Pédagogie et Culture*, N° 2, Mai-Aout, 1997, pp.75-80.

-_____, "Le Sens de la tradition", pp13-18.

--Makang ma Mbog M., "Les funérailles africains comme psychothérapie des deuils pathologiques", in *Psychopathologie africaine*, n°2, vol 8, 1972. p.202-215.

-Mungala A. S. , " Cultures négro-africaines", Revue de Février, 1982, N°29, 1997, pp.7-15.

-Perspectives missionnaires n ° 2, 1981.

C .SUPPORT.

Ohouo Djoman, "Evangile et cultures africaines", cours de 3^{ème} année de théologie, FTPY, 1997-1998, 51.



ANNEXES

Annexe n°1 : QUESTIONNAIRE

QUESTIONNAIRE

- 1- Qu'est ce que le veuvage et comment se pratiquait ce rite à l'époque préchrétienne ?
- 2- Quel est l'objectif et la signification du rite traditionnel de veuvage chez les Kako préchrétiens ?
- 3- Qu'elle est la particularité de la pratique de ce rite sur l'homme et sur la femme ?
- 4- Comment l'Église catholique conçoit-elle les rites traditionnels de veuvage ?
- 5- Qu'elle a été la réaction de l'Église face aux rites de veuvage chez les kako de Batouri ?
- 6- Qu'est ce qui explique la diabolisation par l'Église des rites traditionnels, lors qu'on sait, qu'avant le synode post-consulaire de 1974 et sur tout celui africain de 1994 les rites traditionnels n'étaient pas acceptés par l'Église ?
- 7- Les études ont-elles déjà été faites sur les rites de veuvage au niveau du diocèse de Batouri ?
- 8- Qu'elle est la place de ces rites dans le diocèse conformément au concile Vatican II et *ecclesia in africa* ?
- 9- La christianisation des rites de veuvage a-t-elle été la même dans le diocèse de Batouri comme dans le diocèse de Yaoundé ?
- 10- L'Église est –elle bien équipée pour une bonne pastorale du veuvage ou encore, n'aurait –elle pas besoin des outils traditionnels pour la pratique de ce rite ?
- 11- Et l'on ne voulait s'en tenir qu'à la bénédiction, celle-ci suffit-elle pour remplacer le veuvage chez les kako avec toutes ses valeurs anthropologiques, psychologiques et socio-religieuses ?
- 12- Que disent la Bible et la tradition chrétienne au sujet du veuvage ?
- 13- Comment une communauté chrétienne peut-elle célébrer le veuvage dans la liturgie sans toutefois écorcher les valeurs traditionnelles de ce rite ?

Annexe n°2 :Lettre de suspension de l'essani

ARCHIDIOCESE DE YAOUNDE

Yaounde, le 3 juin 1997



L'ARCHIEVÊQUE
B.P. 207 YAOUNDE CAMEROUN
TEL. 21 84 83 20 24 61
FAX. 13 50 08

Monseigneur François-Xavier AMARA
Vicaire Général
Monsieur l'abbé Jean-Marie BODO
Responsable diocésain du Service Liturgique

n° 854/97/56/PAR
Objet : A propos du Conseil Paroissial de NDZONG MELEN du 25 04 97

Chers Amis,

Dans le dernier rapport du Conseil Paroissial de NDZONG MELEN, pages 2 à 4, on traite de l'ESSANI : "*quant aux célébrations du Triduum paschal, on a noté une grande satisfaction en ce qui concerne l'exécution de l'ESSANI*."

Cette célébration fait partie du train de **mesures liturgiques prises ou autorisées à titre expérimental**. Il était entendu qu'après une **période expérimentale** marquée par la **CREATION** surtout à NDZONG MELEN, une commission diocésaine devait procéder sous la responsabilité de l'Evêque Auxiliaire, à une période de **vérification, de contrôle, de discernement et de canonisation**. Ce travail n'a été que partiellement accompli : Missel des Dimanches en Ewondo, Chants, Rites, Gestuelles

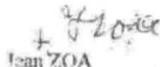
Je demande que vous repreniez l'initiative de relancer ce travail en lien avec les autres diocèses.

Il faudra retrouver les **documents officiels et officieux**, témoins de ces orientations et tentatives (Pie Claude, Prosper ABEGA, Engelbert MVENG, etc.)

Parmi ces **expérimentations** plus ou moins **tolérées**, il y a **les rites ESSANI**, le Vendredi Saint. Après plus de trente ans d'expérimentation "erratique" il est urgent que le Service Liturgique s'occupe activement de cette question dès à présent

De toutes façons, je **suspend** la pratique de l'ESSANI en Liturgie, la Semaine Sainte sur tout le territoire de l'Archidiocèse de Yaoundé tant que ce rite n'aura pas été soumis à ce travail de documentation - collecte, vérification, contrôle, discernement, canonisation

Je compte sur vous


Jean ZOA
Archevêque de Yaoundé

Ampliation : Tout l'Archidiocèse de Yaoundé
POUR INFORMATION

Circulaire n° 16/97

Source : Archives de la CDOY

Annexe n°3 : Lettre remerciement et de félicitation de Mgr. Victor Tonye Bakot

Archidiocèse de Yaoundé

Yaoundé, le 28 novembre 2007



B.P. 207 Yaoundé (Cameroun)
Tél. 22.01.10.48 / 22.01.10.49
Fax : 22.21.97.35
Email : archidiocesevoyaounde@hotmail.com

L'Archevêque

N° VTB/11/07/24/L569/een.-

OBJET : Remerciements et Félicitations.-

Monsieur l'Abbé,

Par la présente, je viens vous adresser mes vives félicitations et mes sincères remerciements pour le beau travail que vous avez fait afin que *Le Veuvage Chrétien* voie le jour.

J'aimerais aussi que vous m'envoyiez la clé de « *Ane mes, Ane bia* », pour que nous puissions l'éditer.

Que Dieu vous bénisse.



† Victor TONYE BAKOT
Archevêque de Yaoundé

M. L'ABBÉ PIERRE LUCIEN BETENE
COORDINATEUR DE LA COMMISSION DIOCÉSAIN DE LITURGIE
CASIER 322 PROCURE

Source : Archives privées de l'abbé Pierre Lucien Béténe

TABLE DES MATIERES

DÉDICACE.....	i
REMERCIEMENTS.....	ii
RESUME.....	ii
ABSTRACT	iv
SOMMAIRE.....	v
LISTE DES SIGLES ET ABREVIATIONS	vi
LISTE DES ILLUSTRATIONS.....	viii
INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	1
I. CONTEXTE DE L'ÉTUDE.....	1
I. RAISONS DU CHOIX DU THÈME.....	4
II. INTERET DU THEME.....	5
III. JUSTIFICATION DU CADRE SPACIO-TEMPORELLE	6
IV. REVUE DELITTÉRATURE	8
V. PROBLEMATIQUE.	9
VI. STRUCTURE DU TRAVAIL	10
VII. SOURCES ET METHODOLOGIE.	11
VIII. DIFFICULTES RENCONTREES.	12
CHAPITRE I: LE MILIEU PHYSIQUE.ET.L'UNIVERS SOCIOCULTUREL PRECHRETIEN DES KAKO DE BATOURL.....	14
I.Un cadre d'insertion et d'organisation sociale des kako.....	14
A.Origine des Kako.....	14
B.Un milieu physique d'implantation en faveur de la vie religieuse des kako préchrétiens.	15
1.Le relief en faveur du religieux.	15
2.Le climat et la végétation : des éléments physiques pleins de mystère.....	16
3.Une hydrographie au service de l'invisible.....	17
C. Organisation sociale et économique préchrétienne kako.....	18
II.Aperçu de l'univers culturel et religieux préchrétien kako.	23
A.L'origine de la vie selon les Kako.	23
B.Origine, conception de la mort et de l'au-delà chez les Kako préchrétiens.....	24
C.Les Kako : un peuple enraciné dans les rites.	28

CHAPITRE II : LES PRINCIPAUX RITES FUNERAIRES CHEZ LES KAKO PRECHRETIENS : SIGNIFICATION, CIRCONSTANCES ET CELEBRATION LITURGIQUE..... 32

I. Le <i>Gbana</i>.....	32
A. Signification	32
B. Les circonstances de célébration.	33
C. La célébration liturgique proprement dite.	34
II. Le <i>Kùso</i> ou rite du veuvage traditionnel chez les Kako.	37
A. La signification et les objectifs du veuvage.....	38
B. Les circonstances de célébration.	42
C. La célébration proprement dite.	42

CHAPITRE III : RENCONTRE ENTRE LES RITES KAKO ET LE CHRISTIANISME CATHOLIQUE : DE LA LOGIQUE MISSIONNAIRE DE DIABOLISATION AU DIALOGUE 47

I- Une rencontre sous fond de diabolisation des rites locaux.	47
A- Des préjugés à la diabolisation	48
B- Une croisade contre les rites kako	49
II- LES RAISONS D’UN DEBUT DE DIALOGUE	52
A- Les facteurs endogènes ou raisons pastorales.....	53
B- Les facteurs exogènes : Le concile Vatican II et ses conséquences	55
1- Des résolutions conciliaires en faveur de l’évangélisation des rites.....	55
2-La réception du concile par le diocèse de Batouri.	58

CHAPITRE IV : L’INCULTURATION DU VEUVAGE TRADITIONNEL DANS LE DIOCESE DE BATOURE (1994-2014) : UN PROCESSUS AU RESULTAT MITIGE..... 61

I. La marche vers l’évangélisation des rites traditionnels dans le diocèse de Batouri.	61
A. La logique diocésaine d’évangélisation des rites.....	61
B. Le premier synode diocésain (2004-2006) et la christianisation du rite de veuvage.	63
C. Deuxième synode (2012-2014) : de nouvelles orientations en faveur de l’inculturation du rite de veuvage.	65
II. Comparaison entre l’inculturation des rites traditionnels de veuvage dans les diocèses de Yaoundé et de Batouri après <i>Ecclesia in Africa</i>.	68
A. L’archidiocèse de Yaoundé et l’inculturation des rites : des acquis réels.	68
1. Les recherches approfondies et avancées.	68

2. De l'inculturation des rites au plan pratique.	72
B.Le diocèse de Batouri à la traine.....	75
1.Un manque criard d'élites intellectuelles locales	75
2.Une quasi absence des prêtres Kako dans le processus d'inculturation des rites.	77
C.L'inculturation du rite de veuvage dans le diocèse de Batouri : un impact négatif.....	80
1.Un impact négatif.....	80
2.Vers la modernité.....	81
CONCLUSION GENERALE.....	83
BIBLIOGRAPHIE	87
ANNEXES.....	93
TABLE DES MATIERES	98